

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 14 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 284 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 693. — 23 Juillet 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Les mitrailleuses, par Léon Beaudoux. — Le Bulletin de la guerre. — Secours aux blessés. — Souvenirs des guerres de Prusse, par Lorédan Larchey. — L'armée prussienne. — La petite Marie, par Louis Dépret. — Grands commandements militaires : Le maréchal Mac-Mahon. — Le maréchal Canrobert. — Le maréchal Bazaine. — Le général

Frossard. — Le général de Failly. — Destruction du pont de bateaux de Kehl. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Échecs et Rébus.
GRAVURES : Épisode du départ des troupes pour la frontière. — Manifestation en faveur de la guerre. — Les membres du Cercle impérial prennent part à la manifesta-

tion. — Les mitrailleuses. — Uniformes des forces militaires de la Prusse. — Portraits des maréchaux et généraux appelés au commandement des différents corps d'armée. — L'Empereur reçoit les félicitations des sénateurs au palais de Saint-Cloud. — Suppression du pont de bateaux sur le Rhin. — Manifestation à la caserne de Lourcine. — Échecs et Rébus.



PARIS. — Épisode du départ des troupes pour la frontière (gare de l'Est). — Dessin de M. Godfrey Durand. — (Voir au Bulletin de la guerre, page 54.)

LA GUERRE

Les correspondants du *Monde illustré* sont déjà à leur poste; bientôt nous recevrons des documents du théâtre des événements. Nous allons redoubler d'activité, et nous serons tenus au courant des éventualités en quelque lieu qu'elles se produisent.

M. Moullin, un artiste bien connu de nos lecteurs, qui s'est fait remarquer par les belles publications faites ici même pendant la campagne d'Italie, a repris son service actif et partira à la suite de Sa Majesté.

M. Paul de Katow, du *Gaulois*, peintre de talent en même temps qu'écrivain, qui, en 1866, a si remarquablement rempli la mission que nous lui avons donnée, et nous a tenus au courant des faits de la guerre de la Prusse entre l'Autriche, se met aussi à notre disposition, et nous savons que nous pouvons compter sur son talent et sur sa grande énergie.

M. Lix, notre collaborateur assidu comme dessinateur, nous demande à son tour de nous représenter en Prusse, et comme les deux armées en présence occuperont des espaces considérables, nous n'aurons pas trop de ces ressources.

Aujourd'hui même, M. de Bérard part pour Cherbourg, afin de nous tenir au courant des opérations maritimes. Enfin, comme toujours, nous comptons sur nos correspondants militaires, officiers de tous corps, collaborateurs habituels de notre journal, qui, après avoir été les acteurs de ces scènes sanglantes, s'en font les historiens véridiques et autorisés.

Nul plus que nous ne regrette la paix; mais désormais le temps de ces regrets est passé, puisque la guerre n'a pu être évitée; nous sentons jusqu'à quel point nos lecteurs du monde entier comptent sur nous, et nous ne négligerons rien pour nous montrer dignes de leur confiance les tenir au courant de nos luttes et, Dieu le veuille, de nos victoires.

COURRIER DE PARIS

Comme tout ce que nous avons coutume de vous dire en nos causeries de semaine nous paraît misérable et vide en face de la grande pensée qui nous domine!

A l'heure qu'il est, le monde entier a les yeux fixés sur nous, et le grand duel des deux nations va commencer.

Nous appartenons-nous à une génération d'hommes qui maudit la guerre et qui la hait? Nous avons cru que depuis dix ans il s'était fait dans l'humanité un travail lent et sûr, qui avait à tout jamais éloigné le retour de ces sanglantes hécatombes. Ces communions des peuples, ces expositions internationales, ces relations nouvelles, ces fusions constantes, ces chemins de fer, ces fêtes de nation à nation, ces concours et ces luttes pacifiques, ce frottement des races entre elles, pensions-nous, devaient développer l'idée humanitaire, la faire germer, et nous donner pour fruit durable la concorde et le bonheur qu'elle apporte avec elle, l'abondance, la fertilité, la richesse et la renaissance des arts, ces Dieux amis; et tout d'un coup,

en quelques jours, au moment où on croyait avoir dissipé les nuages qui existaient entre les deux peuples, le mot sinistre retentit; une immense émotion s'empare de la France entière, une fièvre généreuse s'allume, et ceux-là mêmes qui se sentaient au cœur un inépuisable amour de l'humanité étouffent toute pitié dans leur âme et ne songent plus qu'à vaincre ou à mourir.

Ceux qui n'auront point vu Paris dans ces derniers jours ne pourront pas se faire une idée de ce spectacle. Ce ne sont pas ces manifestations bruyantes, ces chants patriotiques, ces joies en dehors et ces exhubérances d'expansion qui nous touchent davantage, — nous voudrions, nous, un peu plus de recueillement dans de si solennels moments, — mais quelle fièvre, quelle émotion profonde, quel secret espoir! Et par moments, dans le lointain de la pensée, comme un éclair rapide dans un grand horizon, quelle angoisse d'un moment à la seule pensée d'un revers d'une heure!

Ni les cris, ni les drapeaux qu'on agite, ni les faux enthousiasmes, ni ces faciles bravades de quelques-uns, ne nous feront perdre de vue l'immensité de la lutte, son colossal enjeu; et la victoire elle-même, la victoire éclatante, sonore, rayonnante, ne sera point une complète compensation à toutes les larmes qu'elle pourra nous coûter.

La guerre, avec ses chimères,
Et sous ses chars triomphants,
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.

Mais si d'avance nous donnons une larme à tous ceux qui vont tomber dans la lutte, souvenons-nous qu'ils sont le rempart du pays, les défenseurs héroïques de nos foyers, les sauveurs de la patrie, et, au fond de nos cœurs virils, que chacun de nous, en donnant le baiser d'adieu à celui qui va partir, trouve un peu de cet héroïsme des femmes lacédémoniennes, qui présentaient le bouclier à leurs fils, en lui disant: « *Aut cum hoc, aut in hoc.* »

Maintenant, en haut le cœur et haut le front!

Puisqu'on réveille dans notre cœur une haine assoupie, puisqu'au lieu d'un baiser de paix les peuples, en s'enlaçant, vont se faire une horrible morsure, il faut vaincre!

A quoi sert de récriminer?

Pourquoi ces paroles dangereuses, ces éloges à nos ennemis et ces défiances de nous-mêmes?

Ce sentiment mal défini, qu'on a stigmatisé du nom de *chauvinisme*, devient une vertu lorsque les destinées de deux peuples vont se jouer sur un champ de bataille.

Soyons *chauvins*; il le faut.

Les gens de cœur et les chauvins, comme nous l'entendons, sont aussi loin, du reste, des sans cœur qui agitent leurs mouchoirs à l'entrée des ennemis, que de ces hommes à vue courte qui ne rêvent que la guerre quand même et la conquête.

C'est la gare du chemin de fer de l'Est qui est le quartier général de la curiosité publique et, de fait, c'est un beau spectacle que le départ d'un régiment par le temps qui court. Nul doute que, si on avait pu concentrer des troupes autour de Paris et les faire partir par masse de dix à vingt mille hommes nous aurions assisté à des ovations sans fin.

Ni les départs pour la Crimée, ni les départs pour l'Italie, n'ont offert ce spectacle, et la physionomie de Paris est vraiment exceptionnelle. C'est sur le boulevard de Strasbourg, vers la gare et le long du boulevard de Sébastopol, que se groupe la masse du public pour assister au défilé des troupes qui vont quitter Paris.

La foule est très-diverse, très-joyeuse, très-émue et à part quelques âmes basses et grossières qui profitent de l'émotion populaire pour insulter un ennemi qui doit être sacré comme l'est l'adversaire sur le champ du duel alors qu'on a mis l'épée nue, l'attitude du peuple est parfaite. Des centaines de mille d'individus circulent, sans une altercation, sans une provocation; les voitures s'ouvrent un chemin dans ces masses sans qu'il en résulte aucune collision. On va, on vient, on s'interpelle avec une grande bonhomie, une gaieté un peu fiévreuse, et une surexcitation qu'on comprend et qu'on partage.

Les lazzi se croisent, et par-ci par-là on entend un mot ému, on rencontre un groupe pittoresque.

Quelque riche particulier offre sa voiture à des soldats de la réserve, ou des enfants du peuple débarrassent des troupiers de leur lourd bagage pour s'en charger eux-mêmes.

Ces jours-ci, aux points dont nous parlions, la file des voitures était énorme, c'était le lieu du rendez-vous, la promenade publique.

Nous avons reconnu dans la foule quelques riches Autrichiens, tout heureux de cette guerre vengeresse, qui venaient, dans leur voiture attelée en poste, parcourir la ville tout entière, boulevards et faubourgs, pour se rendre compte de l'enthousiasme. On peut presque dire que tout Paris était là.

Le Paris officiel, les députés, les sénateurs, ceux qui aiment à juger par eux-mêmes de l'état des choses, ont dû constater que l'attitude du pays est plus que rassurante.

**

Il est très-réel qu'il y a un parti de la paix et que ce parti a manifesté au café de Madrid près du passage Jouffroy, et au restaurant Vachette, lors de la rencontre d'un groupe d'enthousiastes qui chantaient la *Marseillaise* en acclamant la guerre.

Si on cherche à décomposer ce parti, voilà ce qu'il donne à l'analyse :

Un fond d'hommes sincères, naturellement droits, justes et bons, qui ont horreur du sang et qui veulent écarter la guerre à tout prix, ne se demandant pas si elle est juste, si elle est nécessaire, mais n'en acceptant point l'idée en principe.

Des philosophes qui ne reconnaissent ni Français, ni Prussiens, ni Russes, ni Anglais, mais qui prennent le monde pour une patrie universelle, et, ne se sentant pas au cœur un seul germe de haine, voudraient que les peuples de l'Univers n'eussent qu'une seule tête pour leur donner un fraternel baiser. — A ceux-là appartient l'avenir; — ce sont des rêveurs, si l'on veut, mais que leur rêve est généreux et grand!

Des irréconciliables quand même, qui sont décidés à blâmer tout acte du Gouvernement, et correspondent à la nuance des députés qui, à la Chambre, ont voté contre les subsides de la guerre.

Ceux enfin qui sentent que si nous triomphons l'idée impériale s'affermira et la dynastie s'enracine.

Depuis quelques jours, du reste, l'idée patriotique et guerrière a tellement grandi, et on sent à un tel point que, puisque le fait est accompli, il ne faut décourager personne, qu'on a renoncé à manifester dans un sens pacifique.

**

L'attitude de M. Thiers, son discours, retardaient évidemment de vingt-quatre heures; les manifestations qui ont lieu chaque soir sur la place Saint-Georges, devant son hôtel, prouvent que la foule n'est pas avec lui et les compliments que lui adressent les journaux étrangers doivent lui paraître bien amers.

On oppose à la conduite du « Prussien », c'est ainsi qu'on appelle l'homme d'Etat de la place Saint-Georges, celle du vieux général Changarnier, qui, plus cruellement outragé que M. Thiers lui-même, a fait abnégation de toute rancune en face du danger qui menace le pays.

On dit que l'entrevue entre le maréchal Le Bœuf et le général Changarnier, qui venait lui demander un commandement, a été des plus touchantes.

Un instant, le vieux soldat d'Afrique a espéré; mais bientôt, après décisions prises aux Tuileries, son vœu a été écarté, et tout le monde a pu lire la lettre qu'il a adressée aux journaux, dans laquelle il est dit qu'il va cacher son chagrin dans sa province.

**

Les engagements volontaires sont très-nombreux la faculté qu'on a donnée de contracter engagement pour la durée de la campagne amène sous les drapeaux un nombre considérable de jeunes gens de famille.

Il ne faut pas se le dissimuler, la campagne sera longue. Cette fantasmagorie de Sadowa, qui en une quinzaine de jours a décidé du sort d'un pays comme l'Autriche, a fait croire tout d'abord ici qu'il y aurait une bataille rangée, à la suite de cette bataille un vainqueur et un vaincu, et une paix dont les bases seraient imposées par l'Europe entière.

Personne ne sait rien; les on dit de journaux ne tirent pas à conséquence; nul ne peut se dire renseigné sur le sujet; mais à l'état-major général et au ministère de la guerre on croit à une véritable campagne, longue, grave et difficile.

Si on songe à la force énorme, au poids, à la surface, comme on dit, des deux nations engagées, il est très-évident que leurs ressources peuvent durer longtemps, que leur énergie est grande, et qu'aucune d'elles ne peut se décider à penser qu'elle doit sortir amoindrie, diminuée et amputée de cette lutte.

Il faut envisager très froidement les situations respectives, rendre justice aux deux pays avec la même mesure et se départir de cette insupportable vantardise, qui nous met le rouge au front quand nous voyons ce qu'elle dicte d'inepties à certaines personnes auxquelles on devait mettre un bon chasseyot entre les doigts plutôt que cette plume qu'elles tiennent en ce moment.

La France est une grande nation, — d'accord; — mais la Prusse aussi est un pays considérable. M. de Bismark n'est point un sot, et le comte de Moltke est certainement un grand général.

Nous avons du patriotisme, de l'intelligence, de l'argent, des soldats sans rivaux, un amour du sol natal devenu proverbial, de grandes traditions militaires, l'habitude de vaincre et cette admirable condition, unique au monde, grâce d'état suprême, qui consiste à ne jamais supposer un instant que nous pouvons être vaincus!

Eux ont l'enivrement de leur triomphe de 1866, le grand mot de « patrie allemande, » qu'un grand homme d'État a su merveilleusement exploiter. Ils se regardent désormais comme la nation maîtresse des destinées du monde, et, pour soutenir cette orgueilleuse prétention, ils ont un militarisme poussé à l'excès, une science de la profession des armes qu'on ne peut dépasser. Tout Prussien est né avec un casque et meurt dans son casque. Berlin est une caserne. La grande science, là, c'est la science de la charge en douze temps, la science du bouton de guêtres, la théorie et l'annuaire militaires.

L'uniforme est tout pour eux: ils méprisent qui ne le porte point, et ce que nous appelons en France « les baïonnettes intelligentes » leur fait horreur.

Le roi Guillaume, bon au fond, n'est après tout qu'un soldat de second ordre né sur le trône, et il ne pouvait être autre chose, ayant le mépris et la haine de ce côté intellectuel qui, chez le grand Frédéric, faisait contre-poids au militarisme.

**

Les Champs-Élysées, chaque soir, présentent un aspect exceptionnel; au lieu de croire que le fléau d'une guerre dont personne ne peut prévoir les conséquences va sévir sur le pays, on serait tenté de penser, au contraire, qu'un grand jour s'est levé pour nous, et que la France, en ivresse, célèbre chaque jour un de ses plus joyeux anniversaires.

La *Marseillaise*, ce chant patriotique, qui hier était proscrit comme un symbole de désordre et l'écho de mauvaises pensées, de trouble politique, de désirs de révolution, est devenue tout à coup un chant d'union patriotique; toutes les nuances se fondent dans le même enthousiasme; on oublie les partis, les dissensions, les tactiques parlementaires et les parti pris antidynastiques: il faut vaincre!

C'est au café des Ambassadeurs surtout que la foule se donne rendez-vous pour accompagner en un immense chœur le refrain immortel qu'on ne chante qu'au grand jour. Hier, un baryton, assez noble d'aspect, entamait les couplets au milieu d'un religieux silence, et trois ou quatre mille personnes, de tout rang, de toute classe, hommes, femmes, enfants, vieillards, attaquaient le refrain avec énergie.

La foule, qui a l'habitude de stationner en dehors des grilles, derrière les haies d'arbres verts qui

déroberent ces orchestres éclatants de lumière, entendant ce gigantesque cri de trois mille voix: « Aux armes, citoyens! » faisait chorus avec elles; et, à partir du petit pavillon de Frontin jusqu'au Palais de l'Industrie, l'enthousiasme était le même.

Nous persistons à dire qu'un peu de recueillement siérait mieux à la population, à la veille d'une guerre aussi sérieuse. Mais comment blâmer cette expansion? Pour ceux que le sort n'appelle pas à la frontière, ces cris, ces chants, ces manifestations, sont la soupape par laquelle s'échappe la fièvre du patriotisme.

**

Thérèse, la gardeuse d'ours, M^{lle} Thérèse, qui fut illustre pendant toute une année, et aux pieds de laquelle se ruait Paris en délire, n'a pas voulu rester en arrière dans un aussi bel élan, et la voici chantant la *Marseillaise* sur la scène de la Gaité.

Rachel aussi, un jour, la chanta, cette *Marseillaise* héroïque, et le génie de la patrie semblait s'être incarné dans cette artiste sublime dont chaque geste, chaque inflexion, chaque pli de costume, surit l'art. Tout en elle était génie.

Cette petite femme nerveuse et pâle, vêtue d'un peplum aux nobles plis, le drapeau tricolore à la main, s'avancait lentement vers le public en dardant sur lui ses deux grands yeux noirs, deux points brillants dans cette face pâle; elle commençait d'une voix sourde et calme, sans gestes, sans grandes inflexions, scandant la phrase, elle ne chantait point, c'était une mélodie, la phrase mélodique était faite par l'orchestre, elle ne faisait que le suivre.

Quand elle arrivait à la strophe de la prière « *Amour sacré de la patrie* » elle atteignait au sublime, elle courbait à demi le genou en levant les yeux au ciel et sur le mot triomphe elle se relevait en s'enveloppant du drapeau, par je ne sais quel artifice et quelle science du pli qui semblait un effet trouvé d'inspiration et qui chez elle était le résultat de l'étude.

Thérèse, elle, a senti qu'après Rachel il lui fallait rompre violemment avec la tradition et elle a commencé par renverser le costume. L'une était la muse de la patrie, l'autre en sera la cantinière, jupon court et cocarde au bonnet. Rachel était contenue, Thérèse est expansive et gaie.

Rachel animée du génie antique faisait penser aux déesses qui protégeaient la patrie, Thérèse rappelle les *Bons garçons* à casaque rayée qui suivaient le bataillon de la Moselle en sabots, Sambre et Meuse et la 32^e demi-brigade.

Cela sent la république et frise le *Ça ira*, c'est gaulois, ce n'est pas tout à fait français: cependant cela ne sent pas le sang mais bien l'amour de la lutte sainte et le chaud patriotisme du peuple qui ne sait pas ce que c'est que le grand art, mais dont le cœur palpète et le sang bout à l'idée de la frontière envahie et de l'ennemi à nos portes.

Toutes ces choses-là sont des symptômes, elles valent la peine d'être observées, mais dès que le canon aura tonné, tout cela rentrera dans le néant, il faut plus de calme et de recueillement en face de la grande lutte qui se prépare.

**

Après la *Marseillaise*, manifestation d'une formule noble, il est une autre manifestation muette qu'emploient volontiers les jeunes soldats, ceux qui n'ont pas encore vu le feu, car généralement les vieux troupiers de Crimée, d'Italie et du Mexique ont plus de résolution ou plus de sérieux.

Ces jeunes patriotes se procurent de vieux balais et les promènent gravement dans Paris. C'est là une allusion facile à deviner et un rébus vivant qui fait la force de la population des gamins et des naïfs. — « Le balai à Bismark. — Le balai aux Prussiens. » Vous voyez d'ici toutes les applications possibles et dont on ne se fait point faute.

Mais ce qui est plus franchement drôle et qui est absolument dans le caractère c'est l'épisode suivant dont tout Paris a pu être témoin ces jours-ci aux passages des troupes se rendant à la gare de Strasbourg.

Un bataillon de zouaves cheminait, le sac au dos,

aux acclamations de la foule, car on sait que les zouaves sont les enfants gâtés de la population parisienne, et une masse de civils s'incorporaient, suivant avec eux, engageant des conversations, portant le sac de celui-ci, soulageant celui-là du poids de son fusil; quand on vit, perché sur l'épaule d'un des troupiers, un perroquet familier auquel la compagnie tout entière avait appris à crier: « à Berlin! à Berlin! »

Comme le zouave qui était son cornac excitait un peu la bête, elle se mit à pousser son cri patriotique, et l'enthousiasme des gamins arriva au délire.

Ce perroquet, perché sur le sac d'un zouave, est tout à fait conforme à la tradition; ce sont eux qui élèvent des barbets crottés qui suivent l'armée, annexent des singes à la compagnie, attrapent des rats et, ingénieux comme des Mohicans, charment par mille moyens les loisirs des longues campagnes.

Le *Gaulois* a aussi signalé un épisode dont nous aurions voulu être témoin. Il paraît qu'à l'entrée du boulevard Saint-Michel s'était installé, au passage des troupes, un citoyen généreux, porteur d'une quantité considérable de cigares destinés à être distribués aux soldats.

On l'aurait vu répartir ainsi des milliers de cigares aux troupes en passage. C'est là une munificence qui ne laisse pas d'être coûteuse.

**

Le rappel des réserves et l'application de la loi sur la garde mobile font le vide dans les administrations de toute nature: banques, maisons de commerce, magasins de nouveauté, ateliers. Les clubs élégants sont veufs de ces jeunes gens viveurs, qui ont trouvé enfin un aliment à une activité qui se traduisait par des *frasques*.

Les enrôlements volontaires sont très-nombreux; on lit sur les listes les plus beaux noms de notre aristocratie, et il est certain que jamais guerre, de mémoire d'homme de notre âge, n'a déterminé pareille explosion.

Huit cents cochers de la compagnie des Petites-voitures sont rappelés; nous savons des maisons qui n'ont plus de commis; nous-même, nous voyons des dessinateurs, des rédacteurs obligés de nous quitter, et cet état est nouveau pour nous. En Prusse, c'est au contraire une loi qui fonctionne régulièrement depuis longtemps. N'avons-nous pas vu, en 1866, un banquier prussien établi à Paris, et dont la fortune personnelle s'élève à huit millions, s'en aller prendre son rang comme simple soldat, combattre à Sadowa et être blessé?

Mais il est de toute nécessité et d'un patriotisme élémentaire de la part des chefs de maisons de conserver leur position à tous ceux qui sont appelés sous les drapeaux. Ils doivent prendre des remplaçants temporaires payés à la journée pendant toute la campagne.

Si, vraiment, comme on le dit, M. Rouland, le gouverneur de la Banque de France, n'a pas déclaré carrément à ses employés qu'ils pouvaient aller prendre les armes sans crainte, sûrs de retrouver au retour la situation que le danger de la patrie leur faisait une loi d'abandonner, M. Rouland a eu tort et a manqué de patriotisme; il n'y a ni ministre, ni empereur qui, devant cet immense cas de force majeure, puisse penser autrement que nous sur ce sujet; il devait prendre des ordres en haut lieu et sa réponse aux délégués — si elle est vraie — eût été plus satisfaisante.

A ceux qui meurent sur le champ de bataille: la gloire d'être morts pour la patrie; à ceux qui sont blessés, mutilés, rendus incapables d'être utiles: le prestige qu'apporte une noble attitude devant l'ennemi, le secours de tous les Français et le moyen de subvenir à leur existence, grâce à la munificence et à la reconnaissance du pays. — A ceux enfin qui, sains et saufs, on fait leur devoir: la vie qu'ils avaient hier, la position qu'ils ont laissée, avec le juste orgueil de ce devoir accompli qui reste à tout jamais attaché à leur nom.

CHARLES YRIARTE.



PARIS. — Manifestation en faveur de la guerre sur le boulevard Montmartre.



SCOFFROY DURAND

PARIS. — Les membres du Cercle Impérial (Champs-Élysées) prennent part à la manifestation et distribuent des bougies et des drapeaux.

LES MITRAILLEUSES

A défaut du système en usage dans l'armée française, qu'il convient de tenir secret, voici le système Christophe et Montigny en usage à Berlin, à Vienne à Liège et en Angleterre :

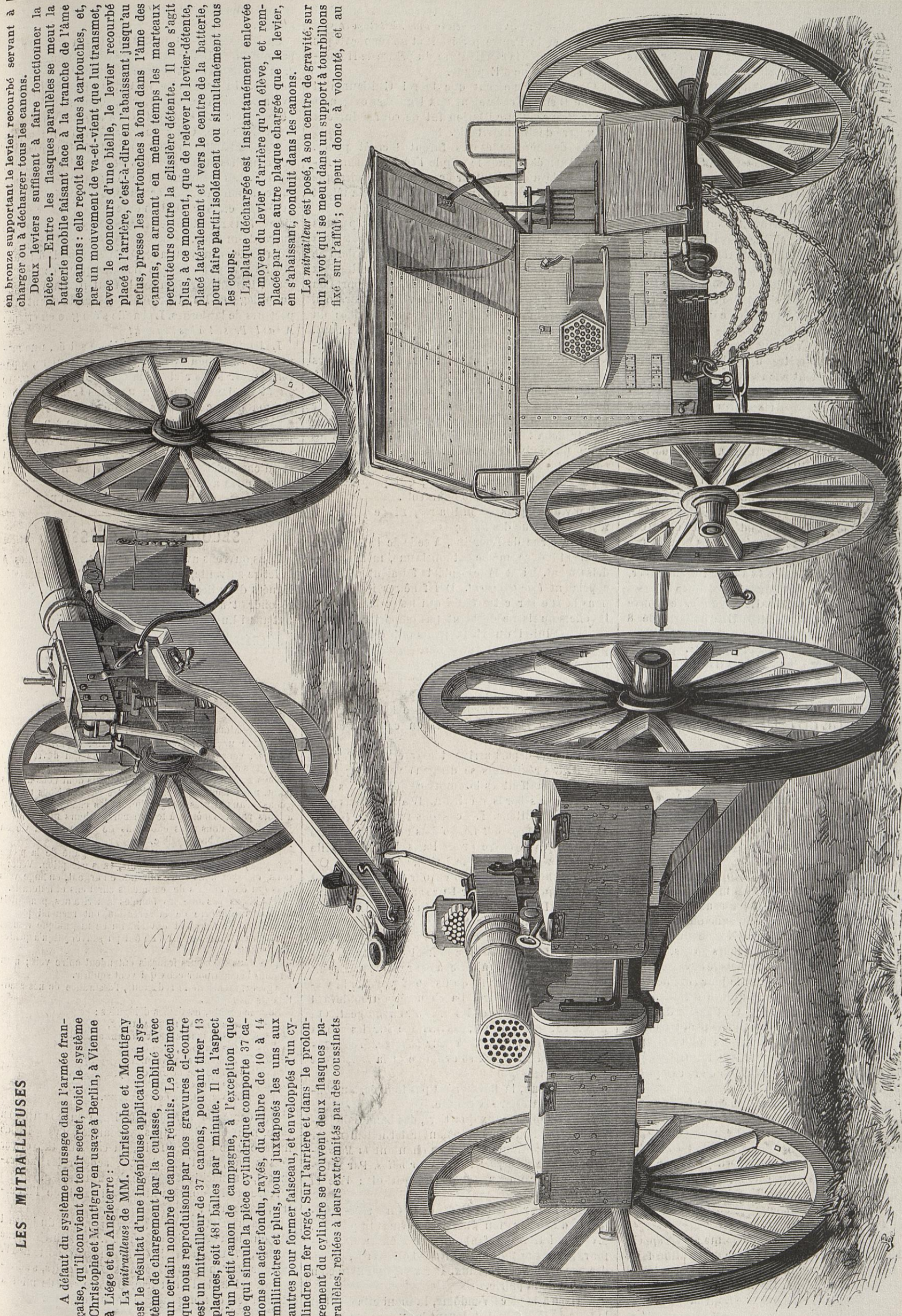
La *mitrailleuse* de MM. Christophe et Montigny est le résultat d'une ingénieuse application du système de chargement par la culasse, combiné avec un certain nombre de canons réunis. Le spécimen que nous reproduisons par nos gravures ci-contre est un mitrailleur de 37 canons, pouvant tirer 13 plaques, soit 481 balles par minute. Il a l'aspect d'un petit canon de campagne, à l'exception que ce qui simule la pièce cylindrique comporte 37 canons en acier fondu, rayés, du calibre de 10 à 14 millimètres et plus, tous juxtaposés les uns aux autres pour former faisceau, et enveloppés d'un cylindre en fer forgé. Sur l'arrière et dans le prolongement du cylindre se trouvent deux flasques parallèles, reliées à leurs extrémités par des coussinets

en bronze supportant le levier recourbé servant à charger ou à décharger tous les canons.

Deux leviers suffisent à faire fonctionner la pièce. — Entre les flasques parallèles se meut la batterie mobile faisant face à la tranche de l'âme des canons : elle reçoit les plaques à cartouches, et, par un mouvement de va-et-vient que lui transmet, avec le concours d'une bielle, le levier recourbé placé à l'arrière, c'est-à-dire en l'abaissant jusqu'au refus, presse les cartouches à fond dans l'âme des canons, en armant en même temps les marteaux percuteurs contre la glissière détentée. Il ne s'agit plus, à ce moment, que de relever le levier-détente, placé latéralement et vers le centre de la batterie, pour faire partir isolément ou simultanément tous les coups.

La plaque déchargée est instantanément enlevée au moyen du levier d'arrière qu'on élève, et remplacée par une autre plaque chargée que le levier, en s'abaissant, conduit dans les canons.

Le mitrailleur est posé, à son centre de gravité, sur un pivot qui se meut dans un support à tourbillons fixé sur l'affût ; on peut donc à volonté, et au



LES MITRAILLEUSES. — Système adopté par les armées anglaise, prussienne, autrichienne et belge.

moyen de la manivelle fixée à gauche, lui imprimer un mouvement de rotation demi-circulaire de droite ou de gauche, qui, dans le tir, fait l'office de feu fauchant. Une hausse graduée permet de pointer à des distances dépassant 1,500 mètres. Enfin, deux caissons placés sur l'essieu de l'affût peuvent contenir, l'un un certain nombre de plaques de cartouches chargées, l'autre les outils nécessaires au démontage, nettoyage et remontage de la pièce etc.

Les expériences qui ont eu lieu à Bruxelles, au tir national, à Liège, en Angleterre, à Saint-Petersbourg, à Dresde, à Vienne et à Berlin, ont donné des résultats tellement convaincants, que ce formidable engin de campagne et de place forte est répandu presque partout : non-seulement les pays que nous venons de nommer en possèdent, mais la Chine elle-même vient d'en faire une importante commande.

Les rapports des officiers étrangers ont constaté que le mécanisme de la pièce Christophe Montigny est un chef-d'œuvre de simplicité et de précision.

L'écart absolu moyen d'une volée de 37 coups est de 1 mètre 28 pour une distance de 700 mètres ; à 450 mètres l'écart n'est plus que de 0 mètre 77 et ainsi de suite. A 300 mètres une cible de 18 mètres carrés est littéralement hachée, et la force de pénétration, à 600 mètres, à travers des pièces de bois, est d'environ 25 centimètres (expériences du polygone de Braschact).

Le projectile pèse 37 grammes. La charge de poudre est de 6 ou de 8 grammes. — Ce dernier chiffre est celui conseillé par les inventeurs.

Le *mitrailleur* de 37 canons pèse 180 kilog. sans l'affût. Sa manœuvre peut se faire par deux hommes. Mais on l'a reconnu à Vienne, en décembre 1869, pour obtenir le feu le plus rapide, soit 481 balles par minutes, cinq hommes sont nécessaires pour le service de la pièce.

L'avant train contient de 48 à 56 boîtes à charger, et les deux caissons contiennent 16 plaques culasses garnies de leurs cartouches. Le *Mitrailleur* se trouve donc muni de 2,368 cartouches. Une batterie de 8 mitrailleurs lancerait donc sur une colonne d'attaque 4,048 projectiles effectifs par minute.

LÉON BEAUDOUX.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

Nous commençons une lutte sérieuse.

Le duel qui va avoir lieu sur les champs de bataille entre la France et la Prusse rend le monde attentif.

Notre patriotisme, plus que tout autre, est intéressé dans cette grande guerre et aucun incident ne peut lui être indifférent.

Le *Monde illustré*, comprenant tout ce que son devoir lui impose, a pris toutes ses mesures pour que ses lecteurs soient fidèlement tenus au courant des moindres épisodes de cette campagne où sont engagées les destinées de la patrie. Nos dessinateurs et nos correspondants sont déjà à leurs postes, prêts à nous retracer, à nous raconter tous les événements. Nous les enregistrons au jour le jour comme nous l'avons fait, en 1859, pour la guerre d'Italie. Nos artistes vont reproduire les faits et gestes de notre vaillante armée qu'ils suivront étape par étape. Nos correspondants nous retraceront les hauts faits de nos soldats et nous ferons ici, sous le titre général de *Bulletin de la guerre*, l'historique de la campagne de 1870.

Quand la victoire, ce que notre cœur français espère, aura couronné les vaillants efforts de notre armée, les lecteurs du *Monde illustré* auront ainsi sous les yeux, vivant et complet, saisissant et consciencieux le récit de la guerre franco-prussienne. Le crayon et la plume vont travailler à rendre aussi complet que possible ce récit, qui restera entre les mains de nos abonnés comme le document le plus sérieux et le plus véridique.

L'incident franco-prussien, comme on l'a appelé au début, s'est ouvert par la fière déclaration faite par M. le duc de Gramont à la tribune du Corps législatif. C'était le 6 juillet. Les nobles paroles pleines de patriotisme que prononça ce jour-là le ministre des affaires étrangères, réveillèrent l'Europe, élec-

trisèrent la France. Le Gouvernement affirmait qu'il saurait remplir son devoir sans hésitation et sans faiblesse si la Prusse persistait et ne renonçait pas officiellement à la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne.

On crut un moment que le roi Guillaume et M. de Bismark céderaient aux légitimes exigences de la France. Cette illusion fut de courte durée et la guerre devint inévitable.

Les dernières mesures furent bientôt prises. Dans l'armée et dans le peuple l'enthousiasme national s'éleva à la hauteur des grands devoirs que nous impose une guerre nationale. Paris, la tête et le cœur de la France, tressaillit.

Quand le peuple vit la troupe faire ses préparatifs de départ, il sentit se réveiller en lui ce sentiment guerrier qui a fait faire au drapeau tricolore le tour de l'Europe. Poussé par cet instinct belliqueux que nous tenons des vieux Gaulois, il se porta en foule aux portes des casernes. Ouvriers, bourgeois, femmes et enfants se massèrent sur la place du Château-d'Eau, où les soldats allaient et venaient. La caserne du Prince-Eugène présentait un spectacle très-pittoresque et guerrier. Dans les cours intérieures le clairon sonnait, le tambour battait ; à toutes les fenêtres on voyait les soldats qui, à cause de l'extrême chaleur n'avaient conservé de leur uniforme que leur pantalon rouge dont le ton violent tranchait sur leurs chemises blanches et les noirs barreaux des grilles. Les questions, les adieux, les serremments de mains s'échangeaient entre le soldat qui faisait son sac, qui préparait ses gamelles et l'ouvrier et le bourgeois.

Il n'y avait plus de militaires, ni de *pekins* : il n'y avait là que des Français.

A la caserne de Lourcine, à celle de la Pépinière même affluence, même enthousiasme, même attendrissement. Ici et là les soldats faisaient ce qu'ils appelaient *leur testament*. Des fenêtres ils jetaient dans la rue sur cette foule qui les acclamait tous les effets qu'ils ne devaient pas emporter en campagne. Celui-ci un vieux pantalon, celui-là une paire de souliers, cet autre une capote par la victoire usée. Les objets de luxe, petites brosses, cosmétique, savon, ce superflu dont le troupière en garnison surcharge son fourniment, pleuvaient de tous les étages sur les gavroches, qui se les disputaient à coups de poing. On riait, on chantait et on criait : *Vive la France!*

L'ordre de départ arrive et les casernes de Paris se vident. Les régiments se dirigent vers la gare de l'Est où chauffent les locomotives qui vont les emporter sur les bords du Rhin. Les bataillons suivent les bataillons. Les clairons répètent : *La casquette du père Bugeaud!* Les soldats chantent comme les clairons. La fièvre prend Paris. La grande ville tout entière se rue sur le passage des troupes. On accompagne d'un salut, on encourage par un cri ces hommes qui vont donner leur sang pour l'honneur du pays. L'ouvrier et le gamin de Paris entrent dans les rangs ; l'un prend le sac du soldat soulagé, l'autre met sur son épaule le chassepot ; celui-ci échange sa casquette avec le képi du fantassin, celui-là donne le bras à un chasseur. Tous marchent résolument ; on dirait qu'ils vont prendre la victoire au pas militaire. La chaussée du boulevard Sébastopol est pleine, les trottoirs regorgent. On monte sur les voitures, on grimpe sur les arbres pour saluer les troupes à leur passage. L'enthousiasme populaire est à son comble et la *Marseillaise* y répond.

Le soir venu, la fièvre n'est pas tombée, au contraire. Paris respire la poudre.

Dans les principaux quartiers, des bandes de jeunes gens et d'ouvriers, se tenant fraternellement par le bras, parcourent les rues en chantant *la Marseillaise*, *le Chant du départ*, *l'air des Girondins*. Par intervalle, un grand cri est poussé qui dit : *Vive la France!*

Entre la porte Saint-Denis et la Chaussée-d'Antin, la démonstration guerrière devient imposante. La population des faubourgs se mêle au flot toujours grossissant qui envahit les boulevards, précédée par ses porte-drapeaux. Paris répond avec élan à l'appel de la patrie.

Arrivée à la place Vendôme, la manifestation fait le tour de la colonne et, levant les yeux vers la sta-

tue de Napoléon I^{er}, semble invoquer le dieu de la guerre.

Le lendemain, 16 juillet, l'entrain guerrier n'a pas diminué. Les bandes sont aussi nombreuses, les cris, les chants et les acclamations patriotiques aussi fournis. Un groupe de 12 à 1,500 individus, après avoir parcouru les boulevards, se masse sous les fenêtres du cercle impérial situé au coin de la place de la Concorde. Ceux qui marchaient en tête portaient des bâtons au bout desquels étaient attachées des branches d'arbres verts et des lanternes vénitiennes. Les membres du cercle, groupés sur la terrasse, répondent aux acclamations patriotiques de la foule, et, sur la demande d'un jeune enthousiaste, font remettre des drapeaux qu'on se procure au garde-meuble.

La foule, qui veut aller à Saint-Cloud, dit alors qu'elle n'a pas assez de bougies pour éclairer la route. Les membres du cercle mettent leurs bougies au pillage et les distribuent généreusement aux porteurs de lanternes. La bande s'éloigne en criant : *A bas la Prusse! à bas Bismark!*

Le lendemain, pour la troisième soirée, une manifestation a lieu encore. C'est la dernière, espérons-le, car Paris réclame la tranquillité, et la grave situation dans laquelle nous nous trouvons, nous commande le calme et la dignité auxquels un avis de M. Piétri, préfet de police, vient de rappeler les partisans de manifestations. Il faut qu'on comprenne qu'à l'heure qu'il est la parole est au canon et au chassepot. — Nous écoutons et nous dirons ce que nous aurons entendu.

MAXIME VAUVERT.

SECOURS AUX BLESSÉS.

Nous ouvrons avec empressement nos colonnes à la lettre suivante, que nous adressent les dames déléguées de la Société de secours aux blessés. Qui ne répondrait à un appel aussi chaleureux et dans un but aussi humanitaire!

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE SECOURS
AUX BLESSÉS
DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

(Section française.)

Monsieur le rédacteur,

L'œuvre urgente, l'œuvre essentielle, à l'heure où nous sommes, consiste à préparer les secours qui devront être prodigués aux blessés.

Nous sommes à la veille d'événements dont nous n'avons point, nous femmes, à examiner les causes. Nous ne songeons qu'aux blessés qui joncheront les champs de bataille, à leurs pauvres mères, à leurs sœurs, à leurs filles.

Il faut que nous nous efforcions de conserver la vie au plus grand nombre possible.

Pour cela, nous faisons appel, par l'organe de la presse française, à tous les dévouements, sans exception. Venez à nous, envoyez-nous votre offrande en argent, en linge, vous tous qui êtes animés de sentiments chrétiens et fraternels.

N'oublions pas que les femmes américaines, pendant la douloureuse guerre de la sécession, ont recueilli plus de 65 millions de francs et ont obtenu ce magnifique résultat que, sur cent blessés, elles en ont pu sauver jusqu'à quatre-vingt-quinze.

Que tous les cœurs français entendent notre voix ; nous tendons la main pour ceux qui vont souffrir.

Agitez, monsieur le rédacteur, l'assurance de nos sentiments distingués.

Pour le comité, les dames déléguées :

La comtesse DE FLAVIGNY,
M^{me} la maréchale CANROBERT,
M^{me} LEFORT,
La comtesse D'ANDLAU,
La baronne BOURGOING,
M^{me} VILBORT,
La vicomtesse DE FLAVIGNY.

On demande surtout du linge en coton ou en toile, neuf ou vieux (pas de charpie), des gilets de flanelle et de coton, du vin, du café, du thé, et par dessus tout, de l'argent pour acheter les médicaments, les machines à glace, brancards, etc.

Adresser les dons en nature au palais de l'industrie, porte n° 1 ;

Les souscriptions en argent, au bureau du journal qui publiera cet avis, ou chez M. de Rothschild, rue Laffite, 17, ou au palais de l'industrie, porte n° IV.

Pour les concours personnels des femmes, s'adresser au palais de l'industrie, porte n° 1, de midi à six heures, et non plus rue Lavoisier, n° 6.

Souvenirs des guerres de Prusse

On dit volontiers que la connaissance exacte du passé n'est pas sans influence sur la préparation de l'avenir.

Le rappel des mauvais jours a sa valeur comme enseignement, comme conseil préventif.

Le souvenir des grands faits est le stimulant le plus noble, car il fait marcher les fils d'un pas plus ferme dans la voie qu'ont suivie leurs pères.

Dans les circonstances présentes, il m'a donc semblé utile de converser un moment avec les glorieux témoins de notre campagne de 1806. *Converser* est le vrai mot, car fidèle au système suivi dans mes *anecdotes de l'empire*, j'entends faire autant que possible parler mes héros, j'entends également me borner aux récits des combattants qui ont pu écrire sous l'égide des trois mots de César : *veni, vidi, vici*.

LE GÉNÉRAL DE FEZENSAC

Les mémoires de M. de Fezensac jouissent d'une estime particulière. On y trouve la réunion de qualités assez rares pour un temps où les vertus de l'homme de guerre en avaient plus ou moins effacé beaucoup d'autres. Aussi, ont-ils pris place dans nos bibliothèques scolaires et l'éditeur Dumaine est arrivé rapidement à leur troisième édition (1).

Depuis les débuts de M. de Fezensac comme soldat au camp de Boulogne, jusqu'à sa rentrée de Hongrie (1814) où il avait, comme tant d'autres, été retenu prisonnier au mépris de la capitulation de Dresde, ils offrent une suite de renseignements précieux sur nos guerres, et on doit leur accorder d'autant plus de confiance que leur auteur n'est pas un optimiste.

Au début de la campagne de Prusse, M. de Fezensac avait à faire l'apprentissage d'un service nouveau. On l'avait détaché de son régiment (le 59^e) comme officier d'ordonnance du maréchal Ney, qui commandait le 6^e corps. Et les deux fonctions ne se ressemblaient pas, comme il le dit très-bien.

« Rien ne se ressemble moins que le service d'un officier d'état-major et le service d'un officier de troupe. Chacun des deux sait ce que l'autre ignore, chacun ignore ce que l'autre sait. L'officier d'infanterie (je parle de mon arme) sait diriger les soldats dans les marches, dans les camps, dans les combats. Habitué à vivre au milieu d'eux, il leur parle la langue qui leur convient, ils les soutient, les encourage, leur ménage le repos dont ils ont besoin ; mais, dans les grades inférieurs surtout, l'officier de troupe comprend peu les opérations militaires ; son régiment marche sans qu'il sache pourquoi. Le moindre mot d'un général l'inquiète. Il ne sait pas qu'il y a tel ordre qui ne doit être exécuté qu'à moitié ; il a peine à saisir le moment où l'officier livré à lui-même doit prendre sur lui d'agir.

L'officier d'état-major, au contraire, vivant avec les généraux, les connaît comme le commandant de compagnie connaît ses soldats ; il voit l'ensemble des mouvements, il comprend la portée des ordres qu'il est chargé de transmettre ; il apprend à atténuer la sévérité d'un reproche, à modifier un ordre quelquefois inexécutable ; mais il ignore, à son tour, les détails intérieurs d'un corps, et la partie morale si importante surtout dans l'armée française. A ses yeux, un régiment est une machine que l'on fait mouvoir à son gré, en tout temps comme en tout lieu. Une opération militaire ne représente qu'une partie d'échecs ; aussi, pour devenir un bon général, même un bon chef de corps, il faut avoir servi dans un régiment et dans un état-major. »

Mais les événements marchaient alors au pas de charge, et le nouvel officier d'ordonnance n'a pas même le temps de se livrer à ces considérations préliminaires. Il lui faut de suite se débrouiller.

« Je trouvai le maréchal le 6 octobre dans un château près de Nuremberg. Il me reçut bien, sans s'informer si j'avais rien de ce qui m'était nécessaire

pour commencer mon nouveau service. J'ai dit que j'étais sans chevaux, sans équipage, presque sans argent. Il m'aurait fallu huit jours de repos et les ressources qui me manquaient pour me procurer le nécessaire, et c'était pendant des marches continues qu'il fallait me mettre en état de devenir aide de camp. Enfin, je trouvai un cheval isabelle, qui heureusement ne me coûta pas cher ; je le bridai et le sellai, Dieu sait comment. Ce fut mon compagnon fidèle pendant les marches comme à la bataille d'Iéna. On eût dit que le pauvre animal sentait combien il m'était nécessaire. Médiocrement soigné, mal nourri dans ce brillant état-major où chacun ne pensait qu'à soi, jamais il ne me fit défaut, et je lui dois d'avoir pu faire, tant bien que mal, un service improvisé dans de telles circonstances.

Le 6^e corps marchait sans s'arrêter. L'avant-garde se composait du 25^e léger, des deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs réunis, et de la brigade de cavalerie (10^e chasseurs, 3^e hussards). On y avait joint quelques pièces d'artillerie légère, le tout commandé par le général Colbert. Rien n'égalait l'ardeur de ces régiments, leur émulation, leur désir de se distinguer. Le général Colbert, ancien colonel du 10^e chasseurs, qui faisait partie de sa brigade, se trouvait fier à juste titre d'exercer un commandement important, qui eût fait honneur à un général plus ancien d'âge et de service. Il est vrai que ce commandement ne pouvait être en meilleures mains. Le 6^e corps marchait derrière le 4^e, tous deux formant, ainsi que je l'ai dit, la droite de la Grande Armée. Nous arrivâmes le 8 à Bayreuth, le 10 à Hoff, sur la Saale, première ville de Saxe, et nous devions suivre le 4^e corps à Plauen, pour nous diriger sur l'Elbe dans la direction de Dresde ou de Leipzig ; mais, à peine arrivés à Hoff, nous reçûmes l'ordre d'en repartir sur-le-champ pour prendre, à gauche, la direction de Schleitz. Nous pûmes à peine y arriver le 11 au soir. A Schleitz, la route se partage : celle de droite conduit à Leipzig par Géra, celle de gauche à Weimar par Iéna. Nous devions suivre la direction de droite, et déjà le général Colbert, avec l'avant-garde, était établi en avant, près d'un village qui conduit à Auma, route de Géra. J'étais de service à Schleitz ; à peine arrivé, le maréchal me donna un ordre de mouvement à porter au général Colbert. Je voulus demander où je devais aller. *Point d'observations*, me répondit-il, *je ne les aime pas*.

« On ne nous parlait jamais de la situation des troupes. Aucun ordre de mouvement, aucun rapport ne nous était communiqué. Il fallait s'informer comme on pouvait, ou plutôt deviner, et l'on était responsable de l'exécution de pareils ordres. Pour moi en particulier, aide de camp d'un général qui ne s'était pas informé un instant si j'avais un cheval en état de supporter de pareilles fatigues, si je comprenais un service si nouveau pour moi, l'on me confiait un ordre de mouvement à porter au milieu de la nuit, dans un moment où tout avait une grande importance, et l'on ne me permettait pas même de demander où je devais aller.

Je partis donc avec mon fidèle cheval isabelle, que tant de fatigues ne décourageaient pas plus que son maître, et qui avait de moins l'inquiétude morale de ne pouvoir bien accomplir des missions si singulièrement données. On m'avait indiqué un village dans la direction d'Auma, je n'y trouvai que des cendres et des ruines ; enfin, par un rare bonheur, je rencontrai un chasseur qui portait aussi des dépêches au général Colbert, et qui savait où il était campé. Je le suivis, et après avoir remis mon ordre, je retournai à Schleitz, bien fier d'avoir réussi dans ma première mission. Deux heures après, je fus envoyé de nouveau pour faire marcher le général Colbert, et toujours avec mon isabelle ; mais, cette fois du moins, je connaissais ma route. Le 12, nous arrivâmes à Auma. »

Cependant l'armée française traversait les défilés de la Saxe en renversant les premières colonnes ennemies. Troublés, hésitants, les généraux Prussiens commencent leur retraite et le duc de Brunswick veut se borner à faire défendre le passage de l'Elbe, mais l'empereur a résolu de l'attaquer auparavant

et c'est dans ce but qu'il redouble d'activité pour tomber avec toutes ses forces à Iéna où l'ennemi est loin de l'attendre. M. de Fezensac va nous montrer avec quelle fièvre les ordres s'exécutaient : jamais la rapidité ne m'a paru une plus grande condition de succès.

« Le 13, nous étions en marche ; le maréchal, impatient d'apprendre des nouvelles, avançait son avant-garde, que les deux divisions suivaient à une grande distance. Dans un petit village, à deux lieues de Roda, il reçut la lettre suivante du major général :

« Au bivouac devant Iéna,
le 13 octobre, à 4 heures du soir.

« L'ennemi a réuni ses forces entre Iéna et Weimar ; faites porter ce soir votre corps d'armée en avant de Roda, le plus près possible d'Iéna, afin d'y arriver demain matin. Tâchez vous-même de venir à Iéna ce soir, afin d'être présent à la reconnaissance que l'Empereur fera dans la nuit sur l'ennemi. Je compte sur votre zèle.

« Le prince de Neuchâtel,

« Alexandre BERTHIER. »

Le maréchal envoya des copies de cette lettre aux généraux Colbert, Marchand et Marcognet, et partit sur-le-champ pour Iéna, avec deux officiers qui seuls avaient d'assez bons chevaux pour le suivre.

Je remis moi-même au général Colbert, à son passage au village où j'étais resté, la copie qui lui était destinée. Il marcha sans s'arrêter, traversa Roda, arriva la nuit à Iéna, et campa en avant de la ville. Les aides de camp du maréchal Ney couchèrent à Roda ; le 14, à deux heures du matin, nous étions à cheval. Quel que fût notre empressement de rejoindre notre général, nous marchâmes au pas jusqu'à Iéna, pour ménager des chevaux qui, dans la journée, devaient avoir fort à faire.

« Le maréchal Ney étant arrivé à Iéna de sa personne très-tard dans la soirée du 13, ses aides de camp, venus de Roda au point du jour, le cherchaient en vain au milieu d'un épais brouillard. Saint-Simon, ayant rencontré un escadron prussien, vint à bout de lui échapper par sa bravoure et son adresse ; il nous rejoignit avec deux blessures. Nous fûmes plus heureux, nous retrouvâmes notre général à la tête de son avant-garde. Celle-ci, grâce à l'activité du général Colbert, traversa Iéna dans la nuit, et vint camper sur les hauteurs, près de la garde impériale, placée au centre de la position, entre le 5^e corps à droite et le 7^e à gauche. C'était le moment où le prince de Hohenlohe arrivait avec toutes ses troupes. Le maréchal l'attaqua vers dix heures, avant même, dit-on, d'en avoir reçu l'ordre de l'Empereur. On sait que l'avant-garde ne se composait que du 25^e léger, de deux bataillons de compagnies d'élite, et de la brigade de cavalerie légère. Cette troupe fit des prodiges de valeur. Le 3^e hussards et le 10^e chasseurs chargèrent à plusieurs reprises une cavalerie bien plus nombreuse, et qui ne put jamais entamer nos faibles carrés. Jamais aussi le maréchal ne s'exposa davantage. Deux officiers d'ordonnance furent blessés à ses côtés ; et j'admire encore que nous n'ayons pas tous été tués par le feu des tirailleurs, au milieu duquel il s'élança comme un caporal de voltigeurs. L'affaire étant engagée un peu précipitamment, nous restâmes pendant quelque temps exposés seuls aux efforts de l'ennemi. Mais bientôt nous fûmes soutenus par le maréchal Lannes, appuyés à droite par le maréchal Soult, à gauche par le général Angereau. L'armée prussienne commença à fléchir. Napoléon alors ordonna une attaque générale, soutenue par la garde impériale. La déroute devint complète. Les efforts héroïques des généraux prussiens ne purent l'arrêter. Le corps du général Rüchel, qui arrivait un peu tard de Weimar, fut entraîné à son tour, deux brigades saxonnes obligées de mettre bas les armes. Quinze mille prisonniers, deux cents pièces de canon furent le prix de la victoire. Pourtant la moitié de l'armée française était encore en arrière. A peine cinquante mille hommes avaient combattu contre soixante-dix mille Prussiens. »

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

(1) in-12 de 347 p. envoi franco contre 3 fr. 50 de timbres ou de mandat adressés à M. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.



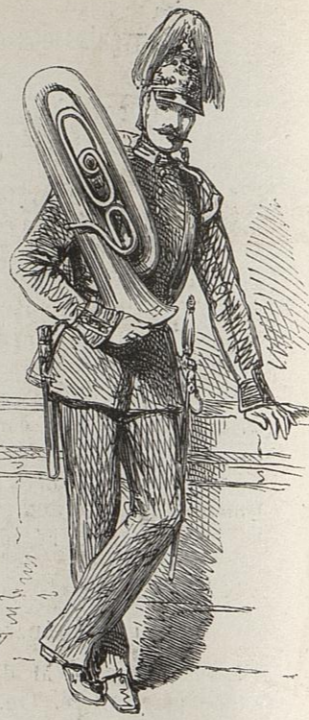
Infanterie de ligne. — Tenue de campagne.



Officier d'infanterie.



Tambour de grenadiers.



Musicien de grenadiers.



1er régiment de la garde à pied. — Sous-officier.



Soldat du 1er régiment de la garde à pied.



Sous-officier d'artillerie. — Porte-d'apeau.



Artillerie à pied. — Canonnier.



Grosse cavalerie de la landwehr.



Homme de la landwehr.



Artillerie. Cuirassiers (officier). Gardes du corps (officiers). Officiers d'état-major.



Général d'infanterie. Hussards: Porte-étendard. Officier. Artillerie (officiers). Dragons. Uhlans (officier)



Génie (garde pionnier).



Chasseur (garde).

L'ARMÉE PRUSSIENNE

ARMÉE DE TERRE.

En Prusse, l'obligation du service militaire pèse, sans possibilité d'exonération, sur tout citoyen depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de quarante. Ces vingt années de service obligatoire, se décomposent ainsi : trois de service actif et continu (*prezsenzzeit*), cinq ans dans la réserve, quatre dans le premier banc de la *landwehr*, huit dans le second.

Enfin, derrière la *landwehr*, la Prusse peut faire une levée en masse (*landstrum*) faite d'hommes de tout âge au-dessous de vingt ans et au-dessus de quarante.

Cette organisation qui remonte à l'époque de la conquête des Prussiens par l'ordre Teutonique, permet à la Prusse de mettre un million d'hommes sur pied.

L'armée prussienne, proprement dite, se compose de la garde et de huit corps d'armée provinciaux.

La garde a deux divisions d'infanterie de deux brigades et une division de cavalerie de deux brigades.

Les huit corps d'armée se divisent chacun en deux divisions de deux brigades d'infanterie et d'une brigade de cavalerie.

En résumé, l'armée prussienne compte : 4 brigades de l'infanterie de la garde et 32 brigades de l'infanterie de ligne ; deux brigades de la cavalerie de la garde et 16 brigades de cavalerie de ligne.

A chacun des huit corps d'armée sont adjoints : une brigade d'artillerie, un bataillon de chasseurs et dans la garde un bataillon de carabiniers, un bataillon de pionniers, un bataillon de train.

Sur pied de guerre, l'armée prussienne compte en infanterie :

9 régiments, 27 bataillons de la garde..	hommes	27,451
72 régiments, 216 bataillons de la ligne.		218,088
10 bataillons de chasseurs.....		10,060
		355,599
En cavalerie : 48 régiments, 200 escadrons (ligne et garde).....		30,289
Cavalerie de la <i>landwehr</i> : 12 régiments, 48 escadrons.....		37,561
		67,850
En artillerie : 153 batteries comptant 864 canons.....		28,091
Pionniers : 9 bataillons, 36 compagnies.		5,454
Train des équipages : 18 bataillons, 36 compagnies.....		30,200

Soit un total de 350,905 hommes et de 864 canons. Ces forces-là sont constamment disponibles pour la guerre. Ce sont là les troupes dites de campagne.

A côté de cette armée de campagne, existent deux autres catégories de troupes : les troupes de dépôt et les troupes de garnison.

L'effectif des troupes de dépôt compte 123,923 hommes et 144 canons.

Les troupes dites de garnison se composent de 120,716 hommes d'infanterie ; 5,700 hommes de cavalerie ; 28,247 hommes d'artillerie ; 4,134 pionniers.

L'ensemble de tous les corps de troupes de diverses catégories de l'armée prussienne s'élève à 633,625 sous-officiers ou soldats auxquels il faut ajouter 10,000 officiers.

Outre cette armée sur pied de guerre, il reste à la Prusse une réserve d'environ 320,000 hommes en bon état pour servir, ce qui donne un total de 963,625 hommes.

Il n'est pas opportun d'énumérer nos forces ; qu'il suffise à nos lecteurs de savoir que l'avantage est de notre côté.

SALON DE 1870

Notre Revue du Salon devait comprendre trois ou quatre articles encore ; mais les circonstances où le pays est engagé sont telles, qu'elles nous obligent à l'interrompre. Dans le courant de l'année, le journal publiera les gravures qu'il a fait préparer d'après la *Salomé*, de M. Régnault, la *Françoise de Ri-*

mini, de M. Cabanel, le *Condamné*, de M. Munkacsy, le tableau de M. Heilbuth, d'après d'autres peintures dont les titres nous échappent, et l'occasion alors s'offrira d'expliquer les mérites de ces divers ouvrages. Mais nous aurons le regret de ne pouvoir en même temps parler de beaucoup d'artistes au talent desquels il nous eût été particulièrement agréable d'applaudir. De ce nombre sont MM. Mouchot, Brion, Detaille, Brunet-Houard, Decaen, Noël, Brown, Tissot, Brandon, Moysse, Applan, M^{mes} Collart et Escallier, MM. Cases, Schenck, Jacques, Mazerolle, Sautai, Lambert, Regamey, Leloir, Lehmann, Lapostolle, Layraud, R. Jourdain, Malleszewski, auteur d'un beau portrait du poète polonais Zaleski. Nous regrettons aussi de ne point saluer de légitimes louanges les très-heureux débuts de MM. Dupray, Du Paty, Saunier, Dantan, Toudouse, P. Philippoteaux, Du Pain, etc. Cependant ils doivent s'en rendre bon compte, ce n'est point à nous qu'appartient à présent la parole ; le public ne s'intéresserait guère à nos propos ; son esprit est ailleurs, son oreille se tend vers d'autres bruits. Heureusement nous sommes gens à nous retrouver, et l'an prochain, sans doute, les conditions seront meilleures pour parler d'art et d'artistes, des peintres et des tableaux.

OLIVIER MERSON.

LA PETITE MARIE

NOUVELLE

(Suite)

Quand les invités furent au complet, et qu'on eut assez du whist et de la causerie, on fit de la musique. Un air très-entraînant risqué sur le piano par une nièce de la marquise, donna l'idée d'un tour de valse. J'allai inviter ma petite amie. Elle me répondit qu'elle ne savait pas danser, qu'elle n'avait jamais appris... mais un peu plus tard, je la forçai doucement d'entrer dans un quadrille général, et elle s'y rendit avec des façons de moineau sauvage qui m'allaient tout droit au cœur.

V

« Ainsi, me diras-tu, voilà tout ce que t'inspirent de neuf et d'original ton arrivée dans l'illustre Venise et le ciel prestigieux qui fit éclore les Titien et les Véronèse ? Un retour inutile d'anciens gémissements... Et voilà tout. »

Ne m'accuse pas d'insensibilité, mais seulement de lenteur et d'engourdissement. Je ne suis pas encore sorti de chez moi, pour aller rien voir. Hier, un littérateur français, bien connu par ici, et représentant d'un journal populaire, m'invita à dîner chez lui, avec une splendide Vénitienne qui eût pu, me dit-il, servir de modèle à ces dieux de la peinture, ses défunts compatriotes. Force m'a été d'accepter l'invitation. J'ai vu le modèle, et même il m'a raconté son histoire. Cela a de belles épaules, les montre facilement, et, par-dessus le marché, se flatte d'avoir un cœur qui n'entend rien à la résistance, et trop vaste pour le cercle étroit de nos préjugés. Cela avait un mari que l'on dit avoir abandonné à cause de sa tyrannique jalousie. L'amant en titre est un cousin appartenant à l'armée. L'amant, non en titre, est un simple sculpteur. Ou bien je suis aveugle, ou il y a une belle place à prendre entre les deux... Et tu crois que cette dépravation ergoteuse saurait me plaire ! Un verre de vin chaud, et même une tasse de thé, faite chez la marquise, entre une sérieuse et spirituelle amie, et une jeune fille vive et songeuse, peuplait mon cerveau de bien autres visions. Je t'ai dit qu'on recevait beaucoup de monde, et du plus intéressant, chez M^{me} de B... Je m'étais jusqu'alors assidument présenté à ses mardis, tantôt pour celui-ci, tantôt pour celle-là, le plus souvent pour la maîtresse de maison elle-même. A présent, j'y allais pour voir Marie, et mon affectueuse curiosité était devenue, un beau jour, profond attachement. Marie était, je le répète, une très-jolie fille, mais cet attrait de femme en sa fleur n'était pas le principal charme par lequel elle s'était enlacée à mon cœur. C'était le plus singulier, le plus dominant amour, sans ivresse et sans désirs, ou plutôt cette chaîne enve-

loppante, que tisse autour de nous la main des enfants. Il arriva que j'entrevis, pour un certain mardi, l'impossibilité de me rendre, selon une habitude chaque jour plus chère, chez l'aimable marquise.

J'avais depuis longtemps donné ma parole d'aller passer quelques jours auprès d'un cher parent que j'ai aux environs d'Amiens, et de respectables convenances m'interdisaient de différer davantage. A cette occasion, je fis pour la première fois, auprès de M^{me} de B..., une démarche qui dut paraître bien significative, même avant que je me fusse expliqué. Pour tel ou tel motif, il m'était sans doute arrivé plusieurs fois dans le passé de manquer un mardi de la marquise, sans que je me crusse pour cela engagé à m'aller excuser d'avance. Cependant, je le fis en cette occasion. Pourquoi ? Pour que Marie ne fût ni inquiète, ni surprise, car je la savais très-impressionnable. J'avais lu dans ses yeux que son cœur était à moi, qu'elle m'aimait. Elle ne connaissait sur cette terre que la marquise et l'*ami étranger*, comme elle m'appelait en riant.

— Hé ! fit la grande dame en me voyant arriver extraordinairement un samedi, comme vous voilà devenu formaliste... Enfin, c'est toujours méritoire à vous... Et je vous offre un petit dédommagement : restez-nous à dîner.

La marquise n'était point nerveuse, ni sentimentale ; mais elle avait comme la pénétration intuitive de ce qui se passait dans un cœur sympathique ; je me composai, malgré mes tressaillements intérieurs, une physionomie tranquille, et interrogé par un regard affectueux de madame de B..., je lui dis très-naturellement que l'ayant toujours tenue pour ma meilleure amie, je désirais prendre son conseil dans une circonstance grave.

Elle m'invita à la suivre dans un petit salon dont l'unique croisée donnait sur la serre, et où il n'y avait place que pour un secrétaire en bois de rose, et deux bergères en tapisserie à chaque coin du foyer. C'était la confortable retraite ou madame de B... s'enfermait pour ses lectures et sa correspondance.

Dans ce sanctuaire de l'intimité, l'art n'était représenté que par un portrait d'aïeul dû à Largillière.

— A présent, je suis tout à vous, mon ami. J'espère que ce n'est rien de triste qui vous force d'aller à Amiens.

La question m'étonna bien un peu... mais je réfléchis qu'avec son tact infailible, la marquise ne pouvait pas se donner des airs de m'avoir compris avant que j'eusse parlé.

Je m'efforçai d'être le plus clair possible, dès les premiers mots.

— Madame, mon exposé sera bref... mais encore, avant de l'entreprendre, réclamerai-je de votre bon vouloir une promesse.

— Laquelle ?

— Quelque impression que vous fasse ma demande, promettez-moi du moins de ne pas me répondre que je suis trop jeune.

— Soit, je m'engage à ne pas vous répondre cela.

— Eh bien, puisque vous représentez à mes yeux toute la famille de Marie, dites-moi comment il faut m'y prendre, et à qui m'adresser pour la demander en mariage.

La marquise de B..., je l'ai déjà dit, était aussi peu nerveuse qu'il est permis à une femme et à une parisienne de l'être, et elle avait l'horreur innée des coups de théâtre. Elle était toute naturelle, et il n'était point chez elle de démonstration extérieure qui ne traduisit fidèlement l'émotion ressentie. A ma demande, si simple pourtant... elle devint pâle. J'étais assis sur un pouff assez bas, non loin de son fauteuil. Elle saisit mes deux mains, et me dit :

— Je vous remercie.

J'étais non moins ému qu'elle, et il nous fallut à tous deux, dix bonnes minutes avant d'être remis de notre commune agitation. Le premier, je repris :

— Madame la marquise, ce sera à moi de vous remercier, si vous voulez bien, le pouvant, aider à un succès où j'ai mis toutes mes espérances de bonheur.

Tandis que je parlais, ma noble amie avait retrouvé cette tranquille et ferme placidité qui lui allait si bien.

— Je ne veux pas, me répondit-elle, vous reprocher votre discrétion, cette discrétion, fût-elle même, comme à présent, téméraire et excessive. Mais ai-je le droit d'encourager, de mon silence complice, l'impétuosité avec laquelle je vous vois, dédaignant tout examen, ignorant d'où vient Marie, où elle va, ce qu'elle possède, lui offrir un nom qui n'est pas à vous seul, et une liberté dont je vous ai connu si jaloux? Il vous reste des parents que peut froisser l'indépendance égoïste de votre détermination, et aux yeux desquels, j'ai, moi aussi, un rôle à préserver de toute suspicion.

— Madame, bien loin que ce soit l'insouciance qui m'ait fait m'abstenir d'interroger personne sur les sujets indiqués par vous, c'est, au contraire, une parfaite sécurité. La tendresse et le patronage avoués dont vous entourez Marie, sont à mes yeux des garanties supérieures. Et puis, je crois que cette enfant est remplie d'amitié pour moi, qu'elle viendra avec confiance sous mon toit, comme elle rentrerait dans la maison paternelle, attendue par une famille. Est-il vrai que tel est, selon vous, l'état de son cœur envers l'*ami étranger*? Oui... Et pourtant, il n'est jamais venu à la pensée de Marie de rechercher qui j'étais, ce que j'étais, membre du Jockey, millionnaire, ou philosophe content de peu. Nos sympathies se confondent, s'embrassent, parce qu'il en est ainsi. Remarquez, je vous prie, que je n'ai pas même prononcé le mot d'amour... Il serait hors de saison ici, du moins en le prenant dans le sens ordinaire. C'est donc cette fleur de vérité, introuvable aujourd'hui tout aussi bien dans le dernier hameau qu'à Paris et à Londres, que je tiendrais à bonheur inexprimable de me voir accorder.

La marquise sonna :

— Priez M^{lle} Marie de venir me rejoindre.

Marie entra presque aussitôt.

— Mignonne, lui dit sa protectrice, sais-tu bien pourquoi M. Léon, qui me négligeait quelquefois dans le temps, ne manque plus à présent un seul de mes mardis?

— Pourquoi? répondit-elle malicieusement...

— C'est parce qu'à présent tu demeures avec moi, que M. Léon a grand plaisir à te voir, qu'il voudrait te voir toujours..., et, dans cette intention, il est venu me demander, avec son air tranquille, si je crois que tu consentirais à devenir sa femme.

Marie se colora d'une divine rougeur.

— Comment! il a osé... moi, je n'aurais jamais...

— Ainsi, fit la marquise, tu lui aurais défendu d'en parler..., c'était donc un secret entre vous deux?

— Vous êtes trop bonne pour moi, répondit Marie... Tout le monde a toujours été trop bon pour moi.

— Va, ma fille, répondit la marquise, les yeux humides..., laisse-nous maintenant. Et Marie s'en alla sans autre *oui*. Celui-là me suffisait.

— Vous voilà rassuré, je l'espère, me dit M^{me} de B..., sur le point essentiel. Je pense avec vous qu'on appliquerait mal à propos le mot d'amour à ces boucles blondes, à ce sourire d'enfant. Mais le cœur de Marie est bien à vous, je le sais, j'en réponds. Pour ce qui est de moi, mon cher Léon, sans en avoir jamais nourri le rêve, je suis heureuse de vous rapprocher encore davantage de moi, et par un tel lien. Redescendons à présent sur la terre, si vous le voulez bien. Sauf des cadeaux et des gracieusetés, vous n'ignorez pas que Marie ne possède rien... Je vous ai prévenu.

— C'est très-vrai, madame.

— Des considérations de famille, le repos même de cette enfant, que je chéris, l'intérêt de notre nom à toutes deux, fit-elle avec un dégagé de princesse, m'empêchent de lui donner de mon affection des preuves telles que la jalousie de personne en puisse tirer ombre et rancune.

— Je le sais, madame, ou plutôt, je le savais...

— Je n'ai pas fini. Entre gens comme nous, avant la question d'argent, surtout lorsqu'elle se trouve si lestement supprimée, il y a la question de famille, d'origine, d'entourage, de nom..., et c'est pour cela que, malgré ma promesse de ne pas vous dire : vous êtes trop jeune, j'aurais aimé à vous voir moins hâtif.

— Madame, répondis-je à la marquise en lui baisant la main, il eût fallu me laisser le temps

d'oublier à quel point, vous, la plus spirituelle et la plus sage des femmes, vous venez, devant moi, de vous avancer auprès de Marie. Laissez-moi m'en remettre à vous de tout et toujours, et compter à jamais sur votre amitié.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

LES GRANDS COMMANDEMENTS

DE L'ARMÉE FRANÇAISE

LE MARÉCHAL MAC-MAHON

Quatre maréchaux, sous le commandement en chef de l'Empereur, sont appelés à commander la grande armée que la France lance contre la Prusse. Ce sont les maréchaux : Le Bœuf, Mac-Mahon, Bazaine, Canrobert.

Le maréchal Le Bœuf, ministre de la guerre, est nommé major-général de l'armée. Le *Monde illustré* a donné de lui un portrait et une biographie le jour où il a remplacé le maréchal Niel au ministère de la guerre.

Celui en qui la France espère plus qu'en personne est sans contredit le maréchal Mac-Mahon, le héros de Magenta. Celui-là est un soldat heureux. Il semble qu'il a fait un pacte avec la victoire. La France compte sur lui, et sa confiance est bien fondée.

Mac-Mahon a le coup d'œil militaire, prompt et sûr. Il possède, comme il l'a démontré à Magenta, cet ensemble de qualités militaires qui l'amène sur un champ de bataille au moment voulu, qui lui fait voir le point vulnérable de l'ennemi et qui lui donne la victoire. Il sait être audacieux à propos, et les audacieux, on le sait, sont les enfants gâtés de la fortune.

Ainsi que l'indique son nom patronymique, Mac-Mahon est d'origine irlandaise. Sa généalogie le fait descendre des rois oubliés de la verte Erin. Ses ancêtres se sont signalés par leur dévouement à la cause des Stuarts, et son père, pair de France, était un ami personnel du roi Charles X. On sent en lui la race des preux. Il en a tout le courage et toute la noblesse.

Le 13 juillet de cette année, le duc de Magenta a accompli ses soixante-deux ans. Depuis sa sortie de l'École de Saint-Cyr, chaque année de sa vie militaire a été marquée par un succès ou une action d'éclat. Comme tous nos bons généraux de l'époque, Mac-Mahon a fait ses premières armes en Algérie. Il s'est signalé au siège de Constantine en 1837. Il est resté en Afrique jusqu'en 1855. C'est en Afrique où il a conquis ses premiers grades, ses hautes dignités. C'est de là qu'il nous est revenu général de division et grand-officier de la Légion d'honneur. Pendant la guerre de Crimée, il commandait une division d'infanterie dans le corps du général Bosquet. On lui confia le périlleux honneur d'enlever les ouvrages de la tour Malakoff, et personne n'ignore avec quel courage, quel entrain, et en même temps avec quelle ténacité il accomplit cette glorieuse tâche. La grand-croix de la Légion d'honneur et un siège au Sénat récompensèrent ses hautes qualités militaires.

De Sébastopol il retourna en Afrique, où il prit une part très-active à l'expédition de Kabylie, à la suite de laquelle il fut nommé commandant des forces de terre et de mer de l'Algérie. Il revint en France pour se mettre à la tête du deuxième corps de l'armée d'Italie, et on se rappelle encore avec quelle promptitude et quel à-propos il arriva sur le champ de bataille de Magenta à cette heure où la victoire, indécise, planait sur les deux armées. Il reçut ses titres de duc de Magenta et de maréchal de France au milieu des soldats, qui l'acclamaient, lui et sa victoire.

En 1861, le héros des guerres d'Afrique et d'Italie fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Berlin, dans cette même ville où, espérons-le, il saura bien conduire nos drapeaux à la victoire.

Une insurrection des tribus algériennes rendit nécessaire son retour en Algérie. Il en fut nommé gouverneur général le 1^{er} septembre 1864. On le

rappelle aujourd'hui au moment où la grande armée a besoin de ses meilleurs chefs.

Mac-Mahon accourt prendre en main le drapeau que la France lui confie. Il saura le tenir ferme et forcer la victoire à lui être fidèle comme toujours.

LÉO DE BERNARD.

LE MARÉCHAL CANROBERT

François-Certain Canrobert est originaire du Gers, où il naquit en 1809. Il est admis, en 1825, à l'école de Saint-Cyr, d'où il sort, trois ans après, lieutenant au 47^e de ligne. Il va en Algérie, prend part à l'expédition de Mascara, à la prise de Tlemcen, au combat de Sidi-Yacoub, à celui de la Tafna et de la Sikkah.

Il assiste, comme capitaine, au siège de Constantine, où il est blessé sur la brèche. Il est décoré.

Après un séjour de trois ans en France, il rentre en Algérie où il se distingue au col de la Mouzaïa.

Colonel du fameux régiment, le 3^e régiment des zouaves, Canrobert défait les Arabes au défilé de Djarma et fait une expédition contre les Kabiles et les tribus du Jurjura.

En 1850, nous retrouvons Canrobert à Paris, général de brigade et aide de camp du prince Louis-Napoléon, président de la République.

Il contribua à réprimer le mouvement qui suivit le coup d'État.

Lors de la guerre d'Orient, Canrobert fait général de division, fut mis à la tête de la 1^{re} division de l'armée et fit la triste campagne de la Dobrutschá, où son corps fut si misérablement décimé par le choléra. A l'Alma, il soutint le premier choc des Russes, escalada les hauteurs occupées par l'ennemi, et fut blessé par un éclat d'obus.

Le maréchal Saint-Arnaud mourant lui remit le commandement en chef de l'armée, avec laquelle Canrobert entreprit le siège de Sébastopol. Pendant cette longue opération stratégique, il livra la bataille d'Inkermann, où il fut encore une fois blessé.

Le siège traînait en longueur, et le dénouement n'arrivait pas au gré de l'impatience nationale. Canrobert remit alors le suprême commandement au général Pélissier et reprit la direction du premier corps. L'année suivante, il recevait le bâton de maréchal (28 mars 1856).

Au moment de la guerre d'Italie, l'Empereur lui confia le commandement du 3^e corps de l'armée des Alpes, avec lequel il soutint le choc des Autrichiens à Magenta. A Solferino, il fut chargé de protéger notre aile droite, et son hésitation à venir en aide au général Niel, qui réclamait son assistance, lui a été un moment reprochée, peut-être à tort.

Aujourd'hui Canrobert est maréchal de France, sénateur, grand-croix de la Légion d'honneur et membre du conseil général du Lot. Hier encore il commandait l'armée de Paris, demain il sera à la tête d'un corps de l'armée du Rhin.

M. V.

LE MARÉCHAL BAZAINE

C'est un maréchal de France, fils de ses œuvres.

Engagé volontaire en 1831, il passe en Afrique, sur cette classique de la bravoure française. Il y gagne son grade de lieutenant, et se fait décorer sur le champ de bataille. On l'envoie, en 1837, faire deux campagnes contre les carlistes d'Espagne. Il en revient capitaine. Il prend part à l'expédition de Milianah, à celle de la Kabylie et du Maroc. Sa conduite lui vaut, une fois la campagne finie, la direction des affaires arabes dans le cercle de Tlemcen. En 1848, il était lieutenant-colonel. Deux ans après, il commandait la légion étrangère, cette légion à la tête de laquelle ont brillé nos meilleurs généraux. Il vint avec cette glorieuse troupe prendre part à la guerre de Crimée, où il se signala par la prise de Kinburn. Il fut fait général de division et nommé gouverneur de Sébastopol.

Au Mexique, le général Bazaine fut mis d'abord à la tête du premier corps. L'année suivante, il succédait au maréchal Forey dans le commandement en chef de l'expédition, et entra en vain-



Le maréchal Bazaine (phot. Lewitzky).

queur à Mexico le 12 juillet 1863. Il resta là près de trois ans à lutter contre les guérillas de Juarès, et dut quitter le pays sur l'ordre du Gouvernement de l'Empereur. Il opéra la concentration de toutes les troupes françaises sur Vera-Cruz, et révéla dans cette multiple opération une tactique fort appréciée des hommes de l'art. Cette retraite est regardée par certains officiers comme un chef-d'œuvre de stratégie.

L'expédition du Mexique lui valut le bâton de maréchal, le cordon de grand-croix de la Légion d'honneur et son entrée de droit au Sénat. A son retour en France, il prit le commandement du 3^e corps d'armée dont le siège est à Nancy, et, en 1869, celui de la garde impériale. Il est un des quatre maréchaux qui partent pour le Rhin.

M. V.

LE GÉNÉRAL FROSSARD

Au général Frossard est confié le commandement du 2^e corps d'armée destiné à faire la



Le général Frossard (phot. Dupont).

campagne de Prusse. Il aura quatre divisions sous ses ordres.

C'est un officier de notre génie militaire dans lequel il est entré à sa sortie de l'École polytechnique en 1827.

Sous Louis-Philippe, il devint capitaine, officier d'ordonnance du roi, chef de bataillon. La République le fit lieutenant-colonel en 1849, et il prit part, sous la présidence, au siège de Rome.

Sous l'Empire, il est devenu colonel, membre du comité des fortifications, général de brigade, enfin général de division en 1858. Il a fait, l'année suivante, la guerre d'Italie.

Hier encore, à la veille de sa nomination, le général Frossard était chef de la maison militaire et gouverneur du Prince Impérial. Va-t-il démontrer à son auguste élève la mise en pratique de l'art de Vauban? Ces études-là seraient peut-être un peu précoces, et le Prince a le temps d'attendre.

Le général Frossard, qui a eu l'honneur de commander en second l'École polytechnique, alors qu'il n'était que lieutenant-colonel, est aujourd'hui président du comité des fortifications et grand officier de la Légion d'honneur.

M. V.



Le maréchal Mac-Mahon (phot. Lewitzky).

LE GÉNÉRAL DE FAILLY

Comme le maréchal Bazaine, le général de Failly porte le prénom d'Achille, ce brillant guerrier d'Homère dont le froncement de sourcils faisait trembler les Troyens.

Sorti de Saint-Cyr, il était sous-lieutenant en 1828, capitaine en 1837, chef de bataillon en 1843, lieutenant-colonel en 1848, colonel en 1854.

Il se distingua en qualité de général dans la campagne de Crimée, surtout dans celle d'Italie, et principalement à Solferino.

C'est au général de Failly, alors commandant notre corps expéditionnaire à Rome, que revient l'honneur d'avoir le premier expérimenté le chassepot. Ce fut à Mentana, contre les garibaldiens, que l'arme nouvelle « fit merveille. »

Le 12 mars 1865, le général de Failly était nommé sénateur. Peu de temps après, il rempait, dans le commandement du 3^e corps d'armée, le maréchal Bazaine. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

Dans la composition de la grande armée du Rhin, le général de Failly aura sous ses ordres les trois divisions qui formeront le 5^e corps.



Le maréchal Canrobert (phot. Lewitzky).

Réception des sénateurs à Saint-Cloud

Le Gouvernement a fait au Sénat les communications que lui dictaient sa haute responsabilité dans la grave situation imposée par la guerre. Les sénateurs ont accueilli avec un élan tout patriotique les déclarations de M. le duc de Gramont, ministre des affaires étrangères.

A la suite de cette séance, désormais historique, le premier corps de l'État a décidé qu'il se rendrait à Saint-Cloud, auprès de l'Empereur, pour lui confirmer particulièrement l'assurance de l'appui tout dévoué que le Sénat donnait à la politique du Gouvernement.

Le voyage à Saint-Cloud a suivi le dépouillement du vote, et les sénateurs ont été reçus par l'Empereur et l'Impératrice, auprès desquels était le Prince Impérial.

Au discours prononcé par M. Rouher, et dans lequel le président du Sénat a fait l'historique du conflit franco-prussien, Napoléon III a répondu par ces paroles :



Le général de Failly (phot. Disdéri).



Suppression du pont de bateaux sur le Rhin entre Kehl et la frontière française. (D'après les croquis de notre correspondant, M. R. Dapré.)



L'Empereur reçoit les félicitations des sénateurs au palais de Saint-Cloud.

« Messieurs les sénateurs, j'ai été heureux d'ap-
prendre avec quel vif enthousiasme le Sénat a
reçu la déclaration que le ministre des affaires
étrangères a été chargé de lui faire. Dans toutes
les circonstances où il s'agit des grands intérêts
et de l'honneur de la France, je suis sûr de trou-
ver dans le Sénat un appui énergique. Nous com-
mençons une lutte sérieuse. La France a besoin
du concours de tous ses enfants. Je suis bien aise
que le premier cri patriotique soit parti du Sénat;
il aura dans le pays un grand retentissement. »

M. V.

DESTRUCTION D'UN PONT DE BATEAUX

SUR LE RHIN, A KEHL

(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Strasbourg, le 17 juillet 1870.

Monsieur le directeur,

Pouvez-vous utiliser ce décalque d'un croquis que j'ai fait hier soir au pont du Rhin, à l'intention du *Monde illustré*? Le temps me manque aujourd'hui pour mieux en accuser les traits, et comme il s'agit d'une actualité que je crois intéressante, je ne veux pas en retarder de vingt-quatre heures l'envoi.

Le 16, vers midi, les Badois ont commencé, du côté allemand, la dislocation du pont de bateaux qui depuis si longues années servait de fraternel trait-d'union entre Strasbourg et Kehl. Et comme un demi-pont n'est pas un pont et n'a aucune utilité, les Français ont suivi dans la soirée l'exemple de leurs ci-devant bons voisins. A la tombée de la nuit, il ne restait plus d'autre trace de cette voie de communication que la ligne des brise-glace.

Le même jour on repliait sur les deux rives les ponts tournants du pont fixe du chemin de fer.

Bade et les villes d'eaux de la Forêt-Noire se sont vidées en une matinée; les retardataires sont obligés, pour rentrer en France, de prendre par la Suisse ou le Palatinat. Les hôteliers et les marchands de tous les séjours de plaisance, échelonnés sur la rive droite du Rhin, sont consternés; le beau temps faisait si bien leurs affaires, et le Français surtout les fait vivre.

Recevez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

R. DUPRÉ

COURRIER DU PALAIS

Blois, ce 18 juillet.

J'attends l'heure de l'audience, précisément pour savoir si elle aura lieu.

Oui, il est possible que, dans quelques heures, jurés, magistrats, témoins, avocats, accusés, journalistes et curieux reprennent le train de Paris, après une promenade plus ou moins longue dans l'historique château de Blois. Depuis hier, le bruit d'une amnistie se répand dans la ville: et elle serait proclamée à l'ouverture de l'audience, avant même la constitution du haut jury.

Nous avons fait hier notre pèlerinage, ordinaire en pareil cas, à la salle d'audience. Ici, vous le savez déjà, c'est la salle des États du vieux château. Elle est bien telle que je vous l'avais décrite avant de l'avoir vue; je n'avais pas eu besoin cependant de beaucoup d'efforts d'imagination et de style: une cloison en planches, qui, tout autour de la salle, cache les peintures à hauteur d'hommes, des banquettes et des tablettes habilement disposées, des draperies rouges brodées d'or derrière la cour, et derrière le jury, de la toile verte pour tout le monde... Oh! de la toile verte en profusion! Le plancher en mosaïque est aussi caché complètement par un parquet improvisé, mais d'une solidité digne d'un meilleur sort. On ne voit donc de cette magnifique salle que le haut de la vaste et hardie cheminée, à laquelle les magistrats tournent le dos, et les deux voûtes jumelles, d'une courbe si puissante et si gracieuse.

Je voudrais bien vous parler des colonnes, mais elles aussi sont revêtues d'un fourreau de velours rouge bordé de galon d'or.

En attendant que l'heure de l'audience sonne au vieux château, qui est là devant mes fenêtres, voyons donc ce qu'il y a eu d'un peu saillant au palais cette semaine. — Oh! je sais bien qu'il est de ces événements qui effacent tout, qui font tout oublier, qui rendent indifférent à tout... mais enfin, malgré la grande émotion à laquelle nous sommes tous en proie, il nous faut bien manger, travailler et dormir. — Accomplissons donc ma tâche ordinaire. Voici ce que me fournissent mes notes de la semaine:

Encore une bigamie! Depuis quelque temps, c'est comme une épidémie. Le crime de Chenel serait encore inconnu, du reste, s'il ne s'était pas fait arrêter pour des faits d'une nature tout à fait différente. Il était commis dans la maison de confection anglo-française connue sous la dénomination d'*Old England*, et il a détourné une quantité considérable de marchandises confectionnées, qu'il revendait à bas prix, et qui allaient figurer à d'autres étalages. C'est ainsi qu'elles ont été retrouvées et reconnues par l'administration d'*Old England*, et Chenel a été arrêté. La justice est fort curieuse de sa nature; elle a voulu connaître les antécédents de l'inculpé, et elle a appris ainsi qu'il avait été déjà condamné deux fois pour vol en France et une fois en Angleterre, où il était allé résider. Quoiqu'il eût été marié en 1857 avec une femme qui demeure maintenant en Amérique, il épousa à Londres Adah-Blanche Palmer. Il se disait alors professeur... Professeur de quoi?

Cette pauvre jeune femme a été appelée devant la cour d'assises de la Seine, qui jugeait son mari. Elle ne sait pas un mot de français, et c'est par l'intermédiaire d'un interprète qu'elle a pu faire sa déposition. Son émotion était visible et gagnait peu à peu tous ceux qui l'écoutaient: c'était navrant!

— Je ne savais pas que Chenel était marié, a-t-elle dit; le mariage a eu lieu, dans la forme anglaise, à la paroisse de Westminster. Je regarde ce mariage comme inattaquable. — Je suis sa femme. — Il a toujours été très-bon pour moi, ajouta-t-elle en éclatant en sanglots. Chenel a été condamné à six années de réclusion.

Le même jour, le jury de la Seine avait encore à juger un maître d'hôtel nommé Loret, qui a tué d'un coup de couteau dans le bas-ventre un valet de chambre qui servait dans la même maison que lui, et dont il était jaloux. Vatel se passait son épée au travers du corps parce que la marée avait manqué ou allait manquer; Loret, lui, a passé un couteau de cuisine au travers du corps du valet de chambre, parce que M. le baron Gros, chez qui ils servaient tous les deux, paraissait tenir beaucoup à ce domestique, dont il avait apprécié le zèle et le caractère. — L'histoire est étrange comme toutes ces histoires de coups portés à l'improviste dans un mouvement inspiré par la colère et l'ivresse; le prétexte, dans ce cas, est toujours d'une futilité désespérante. — Chacun s'obstine à demeurer dans sa spécialité, ce qui fait souvent que lorsque vous avez deux domestiques, et qu'il existe entre eux une certaine rivalité, vous êtes forcé de vous servir vous-même le plus souvent.

L'un ne veut pas aller prévenir un convive, l'autre ne veut pas aller chercher du pain qui manque; des mots aigres sont échangés. — « Vous êtes ivre; c'est honteux à votre âge et au moment du service! » Voilà le gros reproche que fait le jeune valet de chambre au vieux maître d'hôtel, reproche puni de mort! C'est sévère!

Oui, le coup a été mortel, et l'accusé disait aux sergents de ville qui l'arrêtaient deux heures après: Il faut bien pardonner quelque chose à un mouvement de vivacité.

Sans doute, quand la vengeance, la colère, la manie sanglante, ont poussé la main, on éprouve un certain étourdissement, et l'on s'écrie: Mais je n'ai jamais eu une pensée pareille! je me repens; mais que voulez-vous? le malheur est fait!

Eh! oui, le malheur est fait! La victime est là sanglante, morte! Vous doit-on de l'indulgence précisément parce que le malheur est irréparable? Que voulez-vous? le malheur est fait!

Eh bien, s'il est fait, il est fait par vous; subissez-en donc les conséquences.

Loret a été condamné à sept ans de réclusion.

Et puis, après la bigamie, vient le mariage forcé, son envers.

Il ne s'agit pas de la farce de Molière; c'est bien un véritable mariage forcé que la justice vient d'approuver, — sous condition cependant.

Une jeune fille, qui a perdu successivement son père et sa mère, trouve un refuge chez son aïeul; elle y grandit, elle atteint l'âge de 14 ans. C'est alors que son cousin se présente et lui dit: « Ton père t'a donnée à moi par un acte régulier, tu es ma femme, tu vas me suivre! »

Ici la chose devient tellement énorme d'in vraisemblance, qu'il est plus que temps de vous dire que cela se passe aux environs d'Oran, et que c'est le droit musulman qui est invoqué. L'orpheline se nomme Aïcha ben Ahmed ben Drider, et son cousin s'appelle Ali Ould Mohammed ben Drider. La seule chose extraordinaire est précisément celle qui va vous sembler bien naturelle: Aïcha résiste, elle répond à son cousin qu'elle n'a jamais consenti à être sa femme, qu'elle ne la connaît pas et qu'elle ne veut pas le suivre. Le cadi rend un jugement *fortement motivé*, toujours en droit musulman.

« Louange au Dieu unique... etc... »

Suit le texte du jugement qui dit que le père a accordé la main de sa fille Aïcha à son neveu Ali, et que, l'opinion de l'auteur Khélil faisant loi sur ce point, le mariage doit être maintenu.

Aïcha est assez française, comme vous allez voir, elle appelle de cette sentence au tribunal d'Oran. Comparution des époux futurs devant M. le président du tribunal d'Oran qui s'efforce de faire comprendre au mari qu'il a tort d'abuser ainsi de la loi musulmane. Ali ne veut rien entendre, et le tribunal, forcé de juger selon le Koran, ordonne une enquête pour établir que la notoriété reconnaissait au père « la bonne direction de ses affaires, » condition imposée par l'auteur Khélil pour que ce père puisse engager aussi sa fille.

Aïcha attend donc chez son aïeul le résultat de l'enquête; c'est un répit, mais ce n'est qu'un répit!....

Et maintenant l'heure de l'audience est venue l'amnistie espérée n'a pas été proclamée, et la grande affaire du complot s'est engagée avec sa lenteur solennelle.

Au milieu d'un flot d'incidents et de conclusions, à peine a-t-on pu arriver à la lecture du volumineux acte d'accusation que vous connaissez sans doute.

Pauvres reporters, qui lira?

C'est tout au plus si, dans les profondeurs de cette immense salle, nous avons pu voir les physionomies des accusés; c'est tout au plus si notre oreille peut saisir les paroles qui sont prononcées!

Malheureux architecte, qui avait compté sur la foule pour perfectionner l'acoustique! Hélas! jamais nous autres pauvres journalistes n'avons eu nos coudes plus à l'aise, et il y a de la place, et beaucoup de place sur les banquettes destinées au public. Le *volum* projeté aurait été décidément bien nécessaire pour nous renvoyer les sons. On n'entend absolument rien, on se croirait dans la salle des assises de Paris!

Du reste, tout le monde semble écouter le canon dans le lointain!

Demain seulement commenceront les interrogatoires. Nous ferons de notre mieux pour entendre mais en vérité, c'est bien dur.

PETIT-JEAN.

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Lion amoureux.*

Un regain de succès était arrivé à cette représentation, et l'œuvre de Ponsard a emprunté aux cir-

constances actuelles un relief extraordinaire. Comment n'aurait-on pas acclamé l'apostrophe énergique d'Humbert aux incroyables du salon de M^{me} Tallien :

Ces héros, muscadins, bravant les carabines,
Battaient des Prussiens, et non des jacobines...
C'est un souffle puissant qui pousse ces vainqueurs
Et court en un instant dans des milliers de cœurs!

Et les vers pleins d'emportement qui terminent le quatrième acte :

Oh! vois-tu, je me sens de carnage altéré;
Je veux baigner mes mains dans un sang exécré!
J'appelle les clairons, la charge à coups de sabre,
Et sur les corps foulés le cheval qui se cabre!

Une belle soirée, en somme; M. Edouard Thierry fera bien de la renouveler encore.

Ce n'est pas l'envie qui me manque de causer de la Prusse, — dans les conditions déterminées par la législation particulière aux journaux de littérature et d'art, — c'est-à-dire au point de vue du paysage, de l'histoire, des mœurs, des usages. Ma chronique aurait tout à y gagner, je le comprends de reste. Ce que nos dessinateurs font avec le crayon, je devrais le faire avec la plume. D'accord. Mais quoi! je ne connais la Prusse que de nom. Je l'ai visitée sans le savoir, en Calino voyageur. Je me croyais en Allemagne. C'est une fatalité. Au premier signal du tambour, — comme disent les opéras comiques, — j'ai jeté un regard sur ma bibliothèque. Rien, excepté la correspondance de Frédéric et de Voltaire, que je ne peux déceimment pas rééditer.

A force de chercher, pourtant, — j'ai fini par mettre la main sur un petit livre publié en 1801, et intitulé *la Prusse galante*. Qu'est-ce que je peux faire de ce petit livre? La Prusse n'est pas à la galanterie actuellement. Mon petit livre porte pour sous-titre : *ou Voyage d'un jeune français à Berlin*. Ce jeune Français a jugé à propos de garder l'anonyme. Ce n'est pas que les renseignements manquent dans cet ouvrage, au contraire; ils sont même d'une précision remarquable; jugez-en : « Je vous ferai, mon ami, la description de Berlin; cette ville, qui peut plaire encore après avoir vu Paris, est une des plus belles de l'Europe. C'est la capitale de l'électorat des Brandebourg et le lieu ordinaire de la résidence du roi de Prusse. Son palais est magnifique. Il y a une superbe bibliothèque, un riche cabinet de raretés et de médailles, une académie et un observatoire. L'arsenal est superbe. Berlin est situé sur la Sorée, rivière qui prend sa source dans la Lusace, près des frontières de la Bohême. L'électeur Frédéric-Guillaume a fait creuser un canal qui joint cette rivière à l'Oder. On compte à Berlin six mille maisons, cent quarante mille habitants; un grand nombre de rues et de places sont plantées d'arbres dont le feuillage se marie agréablement avec l'architecture des hôtels et des palais. »

Depuis 1801, les maisons ont augmenté de nombre, et les habitants ont fait comme les maisons. Mon petit livre est démodé sous ce rapport. Reste le chapitre des mœurs. Voyons. « Que je demande à un écolier, — dit le président Philippi, — sur quoi est bâtie Venise, il me répondra sans hésiter que c'est sur pilotis; — moi, je soutiens que c'est sur des cartes et sur des dés. On peut en dire autant de Berlin. Cette ville doit en partie son accroissement rapide et son état florissant à la foule d'étrangers qui y accourent de tous les points de l'Europe, comme dans une maison de jeu, pour s'y ruiner en liberté. Si le jeu et la parure occupent les Berlinoises, ce n'est pas jusqu'au point de leur faire oublier les plaisirs de la table; les buveurs illustres ne manquent pas chez eux, et les gosiers allemands y sont dignes de leur haute réputation. Quand un Berlinoise donne à dîner, c'est avec une profusion mal entendue. Ce n'est pas un repas qu'il apprête, c'est une orgie; et peu lui importe que ses convives aient du plaisir, pourvu qu'ils aient une indigestion. — Crevier appelle l'Allemagne « le ventre de l'Europe »; sans contredit, Berlin est l'estomac de ce ventre. On choisit le dimanche pour traiter ses amis. Ce serait le jour d'aller au prêche; — mais la toilette de madame! des cheveux à arranger, un bonnet à poser, un visage à peindre, une mouche à placer! tout cela prend la matinée. Vers midi, madame est prête; elle s'as-

soit devant une glace, et, l'éventail à la main, elle attend nonchalamment ses convives. — On sert; on mange longuement et copieusement; on boit à tomber sous la table; on digère comme on peut, en jouant, en méditant ou en dormant, — et un abondant souper abrège la soirée. A onze heures, tout le monde est retiré. »

Il va sans dire que je ne garantis en aucune façon la vérité de ce tableau.

Je ne vois plus rien à prendre dans *la Prusse galante*. Les aventures qui y sont racontées, et qui justifient le titre du volume, appartiennent à un genre scabreux, dont s'effaroucheraient justement nos lectrices. Replaçons mon petit livre sur son rayon.

C'est égal; j'ai réussi à parler de la Prusse, — je suis content.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Voici quelques notes historiques sur *la Marseillaise*, et sur son auteur, mais présentées sans trop d'ordre, nous le confessons d'avance, aussi sans littérature, et tout sèchement; car dans l'air enfiévré que l'on respire en ces temps de guerre, la pensée a bien de la peine à se fixer à la pointe d'une plume.... Elle est ailleurs. Vous savez où!

Ce n'est point sans débat que l'histoire a attaché définitivement le nom de Rouget de Lisle à l'hymne patriotique de *la Marseillaise*. La musique en a été tour à tour attribuée à Gossec (qui l'avait seulement orchestrée), à Pleyel, à Dalayrac, à Méhul, et dans ces dernières années, M. Fétis en fit cadeau à Navoigille.

Mais M. Fétis eut à compter avec M. Amédée Rouget de Lisle, ingénieur civil, et neveu de l'illustre poète et compositeur de *la Marseillaise*.

M. Amédée Rouget de Lisle renversa toutes les imprudentes hypothèses de M. Fétis par la publication d'une brochure intitulée *la Vérité sur la paternité de la Marseillaise*, et qui surabonde de preuves concluantes. C'est même à cet écrit que nous empruntons la plupart des renseignements qui vont suivre.

Claude-Joseph Rouget de Lisle, né à Lons-le-Saulnier, le 40 mai 1760, est mort à Choisy-le-Roi, le 27 janvier 1836.

Il avait présumé de *la Marseillaise* en composant les paroles de *l'Hymne à la liberté*, le quel fut chanté en 1791, à Strasbourg, avec de la musique d'Ignace Pleyel.

On connaît aussi de lui un opéra-féerie en trois actes, intitulé *Almanzor et Félina; l'Aurore d'un Beau-Jour ou Henri de Navarre*, comédie en deux actes; et *Bayard en Bresse*, comédie en quatre actes, représentée le 21 février 1791 au Théâtre-Favart; plus une centaine de chants divers, écrits de 1792 à 1827.

C'est à Strasbourg que Rouget de Lisle trouva par un coup de génie le *Chant de guerre pour l'Armée du Rhin* qui ne prit le nom de *Marseillaise* que plus tard, lorsque les Marseillais l'apportèrent à Paris.

La Marseillaise est dédiée au maréchal Lukner. Elle a été entendue le matin même de sa création par Masclet, officier d'état-major, ensuite le soir chez le maire de la ville, le baron de Dietrich.

Un éditeur de Strasbourg nommé Dannbach l'imprima aussitôt. Mais il est à remarquer que cette édition primitive que nous avons sous les yeux est légèrement différente de celle adoptée depuis. A l'usage des musiciens, je ferai observer que (en prenant la mélodie dans le ton d'*ut*) la version ancienne porte un *la bémol* à l'endroit où l'on chante aujourd'hui un *si bémol*, c'est-à-dire sur la syllabe *mu* du vers *Mugir ces féroces soldats*.

Un exemplaire de l'édition de Dannbach fut porté à Marseille (par un commis-voyageur, raconte Castil-Blaze), et chanté pour la première fois dans cette ville par le citoyen Mireur. Le lendemain 26 juin 1792, les paroles de l'hymne furent insérées dans le *Journal des départements méridionaux et des Débats des Amis de la Constitution*.

Rouget de Lisle raconte autrement le colportage de son hymne de Strasbourg à Marseille : « Je fis,

— dit-il, — les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg dans la nuit qui suivit la proclamation de la guerre, fin d'avril 1792. Intitulé d'abord *Chant de l'Armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Dietrich. Lorsqu'il fit son explosion quelques mois après, j'étais errant en Alsace, sous le poids d'une destitution encourue à Huningue, pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès le commencement de la Terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor. »

Cependant si les Marseillais fédérés ont popularisé *la Marseillaise* à Paris, ils ne l'y ont point précisément introduite. Voici ce que dit Grétry dans ses *Mémoires* : « On a attribué l'air des Marseillais à moi et à tous ceux qui y ont fait quelque accompagnement. L'auteur de cet air est le même que celui des paroles, c'est le citoyen Rouget de Lisle. Il m'en voya son hymne : *Allons Enfants de la Patrie* de Strasbourg, où il était alors; six mois avant qu'il fût connu à Paris; j'en fis, d'après l'invitation de l'auteur, tirer plusieurs copies que je distribuai. »

Le 21 septembre 1792, *la Marseillaise* est chantée à l'Opéra pour la première fois.

Nous aurons à continuer et à compléter ces notes sur le seul sujet musical que les graves événements du jour nous permettent d'aborder.

ALBERT DE LASALLE.

HISTOIRE POPULAIRE ILLUSTRÉE

— DE —

LA GUERRE DE LA PRUSSE

40 Livraisons de 8 pages grand in-8°

3 Livraisons par semaine

6 FRANCS SANS PRIME 8 FRANCS AVEC PRIME
(plan du théâtre de la guerre.)

Dure, mais inflexible nécessité des temps présents, la guerre contre la Prusse, répond au sentiment de tous les bons français; elle est éminemment populaire. Nous entreprenons de raconter cette lutte gigantesque dans toutes ses péripéties, dans tous ses détails. En annonçant cette publication, nous croyons satisfait au vœu général. C'est un véritable MONUMENT NATIONAL que nous voulons élever à la gloire de cette noble armée française, que tout le pays va suivre de ses souhaits ardents, — et où nous comptons tous un parent, un ami, un frère!!!

L'HISTOIRE POPULAIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE LA PRUSSE se composera de 40 livraisons grand in-8° de 8 pages de texte, paraissant à raison de 3 livraisons par semaine. Elle sera ornée de nombreuses illustrations, plans stratégiques, vues, tableaux de batailles et de combats, portraits de généraux, etc. dus au crayon de nos premiers artistes.

Ecrivains et dessinateurs, déjà tous nos correspondants sont en route. Ils ont pour mot d'ordre : *informations promptes, précises, exactes*. Ce n'est point un journal au jour le jour que nous publions; c'est un LIVRE dont chaque page aura son actualité frappante, — une HISTOIRE qui restera, et où la plume et le crayon prendront tour à tour la parole.

Notre ouvrage formera ainsi (à moins que les événements ne nous obligent à augmenter son format) un magnifique volume de 320 pages, tiré sur papier de luxe, malgré son extrême bon marché qui le met à la portée de tous les bons citoyens, — de tous les cœurs vraiment patriotes.

Pour les 40 livraisons, formant 320 pages grand in-8°, et paraissant à raison de 3 livraisons par semaine, à partir du samedi 24 juillet, le prix est de 6 francs seulement (envoi franco).

Pour souscrire, adresser la somme de SIX FRANCS en mandat de poste, à M. le directeur de L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE PRUSSE, 21, rue des Capucins, à Lyon (Rhône). — PRIME : En ajoutant 2 fr. (8 fr. au lieu de 6), on a droit à un TRÈS-BEAU PLAN DU THÉÂTRE DE LA GUERRE (est de la France, Prusse rhénane, Allemagne, etc.), actuellement en cours d'exécution, et qui sera adressé franco par toute la France, dès le début des hostilités.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE. — Afin qu'on puisse suivre efficacement les opérations de la guerre, nous avons eu l'idée de publier, à un prix extraordinaire de bon marché, une carte du théâtre de la guerre, dressée par MM. Avril frères, avec le concours de géographes et stratégestes éminents.

Malgré la modicité de son prix, ce sera la carte la plus complète et la plus claire.

Elle contient : l'EST DE LA FRANCE, — la PRUSSE, les duchés de SLESWIG-HOLSTEIN, — la BELGIQUE, — les duchés de BADE et de LUXEMBOURG, — l'AUTRICHE, LA SUISSE, LE NORD DE L'ITALIE ET LA MER BALTIQUE.

Cette carte, haute de 1 mètre sur 48 centimètres de largeur, est mise en vente au bureau du *Monde illustré*

Au prix de 50 CENTIMES.

Envoi franco contre cette somme de 50 centimes, en timbres-poste, adressée à M. Bourdilliat, administrateur.

La sixième édition de l'Esprit de la guerre, principes nouveaux du droit des gens. — de la stratégie et de la tactique, par N. Villiaumé, vient de paraître à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français. — Un volume in-18 jésus. — Prix franco : 2 fr.



Manifestation à la caserne de Lourcine. — Les soldats jettent de vieux vêtements aux volontaires. (Voir l'article, page 54.)

Les martyrs du drapeau. — Nouveaux récits militaires, par Antoine Camus. — Un volume in-18 jésus. Prix : 2 fr.

Histoire politique et militaire de la Prusse, par Emile Chevalet. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 c.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

CORRESPONDANCE

M. Ch. Laffitte, à Tarbes. — Le problème n° 337, qui vous a tant intrigué, et dont la solution vous laisse des doutes, est aussi juste qu'il est ingénieux et caché. Si, au premier coup de l'attaque, T 1 D, les Noirs répondent P pr. P, les Blancs continuent par D 7 CD, échec et font mat au 3^e coup soit avec le cav. à 1 FR, soit avec la Dame à sa 3^e case.

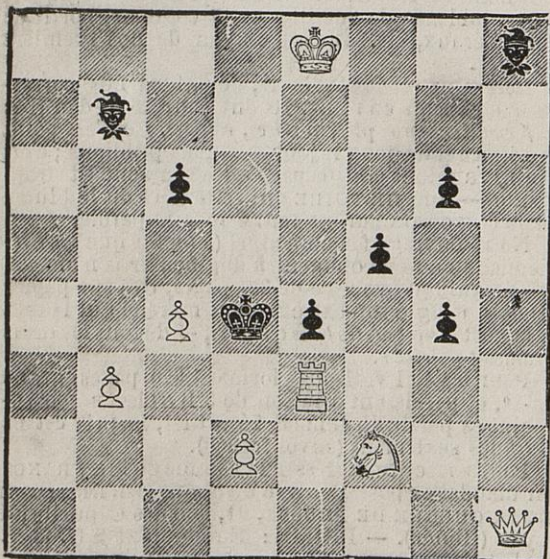
M. Kolisch, secrétaire du congrès international des Echecs, à Bade. — Le *Monde illustré* publiera avec beaucoup de plaisir et d'empressement les bulletins que vous voulez bien m'annoncer au sujet des intéressants tournois de Bade. Mais je crains bien que vos projets ne soient fortement dérangés par cette autre partie d'échecs gigantesque qui se prépare du côté du Rhin. En tous cas, je suis tout à vous.

PAUL JOURNOUD.

ECHecs

PROBLÈME N° 342

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 340.

- | | |
|-------------------------------|-----------------------|
| 1. D 4 F | 1. P pr. D (meilleur) |
| 2. C (2 C) pr. P | 2. C pr. T (meilleur) |
| 3. C 3 R, échec | 3. R 5 R (1) |
| 4. P 3 D, échec | 4. R pr. C ou 4 R |
| 5. C (6 C) 4 F, échec et mat. | |
- (1)
3. R 4 R
4. C 4 F, échec et mat le coup suivant.

Autres solutions justes du problème n° 339 : MM. E. Frau, à Lyon; L. Chersia, à Bastia; les amateurs de la pension Trouillard et Co, à Cholet; H. Bonnafy, à Montblanc; Aymard, à Portes; C. Fretté, à Guitres; Dubois, cercle du Globe, à Niort; Busier, café du Commerce, à Vic-sur-Seille; les amateurs de l'établissement des bains de Devonne; café de la Loire, à Blois; Café ariégeois, à Foix; le cercle de Saint-Cernin-du-Cantal.

Problème n° 338 : MM. L. Chersia, à Bastia; Aymard, à Portes.

Problèmes n°s 334 et 335 : M. Théod. Brière, à la Nouvelle-Orléans (Louisiane).

P. JOURNOUD

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE NOS ARMÉES

Le *Moniteur universel*, qui s'est inscrit lui-même pour 10,000 francs, a ouvert dans ses bureaux une souscription qui reçoit chaque jour de nombreux adhérents. Ceux de nos lecteurs qui ne peuvent montrer leur patriotisme que par leur désintéressement et qui voudraient concourir à cette œuvre humanitaire, sont priés d'adresser leur offrande à M. le directeur du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD
4, place du Théâtre-Français, à Paris

LE PIANO EN 60 LECONS

Méthode pour les personnes âgées de quinze à cinquante ans par BEAUFRE, rue Richelieu, 15, 1^{re} partie : 1 fr. 50; par la poste franco : 1 fr. 75.

Tableaux de la guerre, par Charles YRIARTE, — illustrés par Godefroy Durand, d'après les dessins de l'auteur. Un beau vol., publié chez Alphonse Lemerre, passage Choiseul.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Génies gras, ne méprisez pas les maigres.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.